

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne &
moderne ; de Découvertes des Sciences & des
Arts ; de Nouvelles de la République des
Lettres ; & de diverses autres Particularités
intéressantes & curieuses, tant de Suisse,
que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

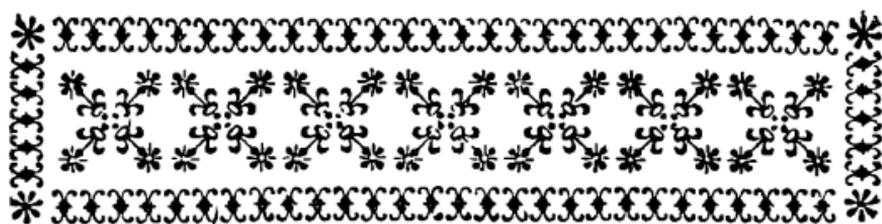
JUILLET 1759.



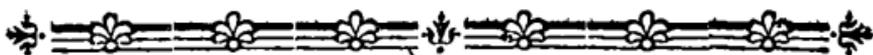
NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCCLIX.





JOURNAL HELVETIQUE, JUILLET 1759.



S U I T E D U PHILOSOPHE AMUSANT; OU DES ENTRETIENS INSTRUCTIFS.

MADemoiselle J. . . se trouvant encore un peu indisposée, résolut d'aller passer quelques jours à une fort jolie Maison de Campagne, qu'elle a peu éloignée de la Ville. Elle nous fit savoir son dessein à DORANTE & à moi, & nous invita fort poliment de l'y accompagner. Aiant accepté avec plaisir cette partie, nous

nous rendîmes chez elle, & étant montés en Voiture, nous arrivâmes bientôt à sa Maison. On comprend aisément que Melle B. étoit des nôtres : Elle étoit inséparable de sa chère Tante, & ne contribuoit pas peu à ses plaisirs & à sa santé, par son enjouement, & par mille attentions soutenues.

Après nous être reposés quelques momens, & nous être rafraichis, nous visitâmes tous les Apartemens de cette Maison, que nous trouvâmes très bien entendus, & meublés fort proprement, sans luxe ni faste. De là, on descendit dans les Jardins, où l'œil eut dequoi se récréer, par la multitude & la variété des Fleurs, dont ils étoient ornés. Nous fîmes plusieurs tours dans les Allées de charme, qui règnent tout-au-tour des Jardins, & qui forment une espèce de Labirinte. Nous retournâmes ensuite à la Maison, où le diner nous atendoit. Chacun mangea de très bon apétit; on fut fort gai pendant tout le repas; Melle B. . . . sur tout nous amusa infiniment, par ses saillies heureuses, & par mille traits d'esprit, qu'elle savoit apliquer fort à propos.

Nous redescendîmes dans les Jardins, & nous choisîmes un Cabinet de verdure, qui, par sa situation & sa fraîcheur, sembloit nous inviter à le préférer à tout autre, pour nous

y reposer. Nous étant assis, Melle B.... comença par faire l'éloge de ce Cabinet, d'où l'on découvroit tous les Parterres, & d'où l'on entendoit un doux murmure, causé par les eaux qui y étoient répandues en divers endroits. Avouez, Monsieur, me dit-elle, que voici un endroit bien propre à entretenir dans des rêveries amoureuses, quiconque y auroit du penchant. Ne seriez vous point de ce nombre, Mademoiselle, lui répondis-je ? & vôtre Cœur... Ah ! Monsieur, reprit-elle, en m'interrompant, vous nous avez tellement représenté les Homes, come étant perpétuellement le jouet des passions, que je veux me tenir en garde, si je puis, contre toutes, mais sur tout contre celle là ; puisqu'il n'est point de passion plus bisarre que l'amour : C'est-un *Protée* ; elle change de forme à tout moment, & produit plus de maux que de bien.

Je conviens avec vous, Mademoiselle, que l'amour est une de ces Passions, dont les effets sont pour l'ordinaire très dangereux & le plus souvent très nuisibles ; mais tout dépend de l'objet qu'il se propose, & de la manière dont on en use. Cependant, pour l'ordinaire, on ne donne entrée dans son Cœur à cette Passion, que par l'espérance du plaisir, que l'on se flatte de trouver dans sa jouissance ;

fance ; & ceux , qui s'y livrent , font d'autant plus à plaindre , qu'il est plus difficile de les persuader que leur amour est dérèglé. J'en fai un bel exemple , que je vai vous citer , si vous le trouvez bon. Châcun ayant témoigné , par son silence , qu'on étoit disposé à m'écouter , je poursuivis de la sorte.

Etant arrivé en *Normandie* , où j'avois quelques affaires , je fis conoissance avec une Dame , qui étoit restée Veuve , encore fort jeune , avec deux Filles. Elle étoit très riche , & ses grands Biens , qui lui donoient toute la facilité possible de faire bien élever ses Enfans , ne servirent qu'à les perdre. Elle se persuadoit , que les Richesses qu'elle pouvoit leur doner , leur tiendroit lieu de tout. Cela fût vrai jusqu'à un certain point , puisque les plus gros partis du País les demandèrent en mariage ; mais la bone Dame se trompa fort sur le reste , come vous allés le voir.

Il n'est pas aisé d'être riche , sans aimer les richesses ; & si ceux qui les aiment , ne tombent pas dans l'avarice , il est rare qu'ils ne deviennent pas ambitieux. Cette passion étoit la favorite de nos deux Demoiselles ; leur amour pour la magnificence & la parure étoit sans bornes. La bone chère ne leur manquoit pas , l'oïsveté n'étoit pas bannie ; & il est aisé de concevoir , à quoi une vie

Si molle pouvoit exposer deux personnes , encore jeunes & sans éducation.

La Mère songeoit à marier son ainée , mais le parti qu'elle lui ofrit ne lui plut pas , parce que le Gentilhomme qu'on lui présentoit n'étoit pas Officier , & n'en avoit point les manières. Elle n'avoit déjà que trop écouté ces polis *Diseurs de rien* ; & leurs beaux discours , remplis de galanterie , lui faisoient bien plus de plaisir , que la simple sincérité de notre Gentilhomme. Elle fit entendre à sa Mère , que le Mari qu'elle lui proposoit , ne pourroit jamais lui plaire , & qu'elle la prioit très instamment de vouloir bien ne pas la forcer.

Elle avoit d'autant plus de répugnance pour cet Himen , qu'elle étoit éprise d'un jeune Capitaine de Vaisseau , qui avoit fréquenté leur Maison , Home de qualité , mais peu pourvû des biens de la fortune. On ignoroit encore son inclination , mais elle transpira bientôt par le départ de cet Officier , qui se vit obligé de joindre son Régiment : Car à peine fut-il parti , que d'enjouée & gaie qu'elle étoit , elle devint tout à coup solitaire , triste , abatüe , fuyant les Compagnies avec autant de soin , qu'elle les recherchoit auparavant. Il ne fut pas difficile de deviner le sujet de cette Métamorphose , & l'on fit ce qu'on pût pour la guérir d'un mal , qui paroif-

soit dangereux par sa violence. Mais tout étoit inutile : Lui parler de son Capitaine, c'étoit vouloir lui faire venir les larmes aux yeux, & la rendre de mauvaise humeur le reste de la journée.

Come j'allois souvent dans cette Maison, la Mère de cette jeune Demoiselle prit de la confiance en moi, & résolut de me découvrir ses inquiétudes, au sujet de sa Fille. Un jour donc, que j'étois allé pour les voir, n'ayant trouvé que la Mère, elle saisit cette occasion pour me parler de la situation de sa Fille, & des raisons qu'elle avoit de ne point permettre qu'elle épousât ce Capitaine, dont elle étoit amoureuse. Trouvant toutes ses raisons très solides, je la confirmai dans son sentiment, & j'en ajoutai même quelques autres, qui n'étoient pas moins fortes que les siennes. En effet, je lui représentai qu'il y avoit aujourd'hui tant d'exemples du malheur des Femmes au dessous de leurs Maris par leur naissance, qu'on pouvoit facilement conoitre, que ces Seigneurs ne prenoient pour Epouses, des Filles qui leur étoient inférieures, qu'à cause de leurs grands biens; que l'amour qu'ils leur faisoient voir, étoit fort suspect; puisque le jour de leur Noces, étoit souvent marqué par le Caractere du mépris qu'ils font d'elles; qu'en un mot, c'étoit

s'étoit expoſer ſes Enfans aux plus grands malheurs , que de leur permettre de ſuivre leurs inclinations ambitieufes , dans le choix d'un Epoux , qu'elles ignorent devoir les rendre malheureufes le reſte de leurs jours.

La Mère goûta beaucoup ce raifonnement , qui ſ'acordoit avec ſes idées , & qui étoit fondé ſur l'expérience. Bien réſolue à tout employer pour la guérir , elle me pria de la ſéconder dans ce deſſein , en parlant en particulier à ſa Fille. J'y conſentis volontiers , & touché véritablement de l'état où je voiois cette jeune Demoifelle , je crus faire un acte de charité , ſi je pouvois réuſſir à la retirer du péril qui la menaçoit. Je me promis bien , que je ne négligerois rien pour en venir à bout , d'autant plus que cette Demoifelle me voioit avec plaifir fréquenter la Maifon , & qu'elle ſe plaifoit même quelquefois à ſ'entretenir avec moi. J'étois là ſans conféquence , & regardé ſur le pied d'Ami : On me conſultoit ſouvent ſur de certaines affaires , & je leur rendis même un jour un ſervice aſſez important , pour être vû avec plaifir.

Prenant donc à cœur la cure de celui de nôtre Amante , un jour que je la trouvai dans la chambre de ſa Mère , la tête apuïée ſur ſa main droite , & tenant de l'autre ſon mouchoir , je faiſis ce moment pour lui parler.

En

En vérité, Mademoiselle, lui dis-je, je ne comprends rien à la tristesse qui vous dévore, depuis quelques jours. Je ne vois que l'amour, qui puisse vous la causer : Car pourquoi fuiez-vous les Compagnies, qui sembloient vous faire plaisir autrefois ? Quel plaisir prenez-vous à vous acabler vous même ? Quel sujet pourriez-vous en avoir ? Quel grand malheur pourroit vous être arrivé ? Vous avez tout à souhait : Une Mère attentive à prévenir vos desirs : Vous n'êtes point gênée... Hélas ! dit-elle, je suis plus à plaindre que vous ne pensez : C'est, Monsieur, tout ce que je puis vous dire. Elle me quitta aussitôt, & fut s'enfermer dans sa Chambre.

Le lendemain, j'allai retrouver la Mère, à qui je dis ce qui s'étoit passé ; & je ne pus m'empêcher d'ajouter, Voilà, Madame, les funestes effets du peu d'éducation que vous avez donnée à vos Enfants : Si leur Esprit & leur Cœur avoient eu, dans le tems, une meilleure nourriture, ils seroient bien plus sains. Vous n'avez jamais occupé vos Enfants que de bagatelles, & elles regardent aujourd'hui ces bagatelles come quelque chose de sérieux, parce qu'elles ne conoissent pas d'autres objets.... Vous pleurez, Madame, Hélas ! à quoi servent vos larmes ? Elles ne pourront point empêcher la suite d'une Passion

ſion trop violente, dont Mademoiſelle vôtre Fille eſt l'eſclave. Il faut chercher d'autres remèdes ; mais avant de les appliquer, il faut tâcher de découvrir à quel degré eſt ſa paſſion. Pour y parvenir, laiſſez-la en liberté, & tâchez de la déterminer à aller à la Campagne : Les Amans aiment naturellement les Bois, les Prés, les Fontaines, tout ce qui eſt capable de flater leurs rêveries amoureuſes, come vient de le dire Melle B.... On vit en éfet la joie peinte ſur le viſage de la Demoifelle, dès qu'on en eut fait la propoſition, & il fût arrêté de partir le lendemain matin. Come la Mère m'avoit fait la confiance du ſecret des Amours de ſa Fille, & qu'elle ſe flattoit que par mes Diſcours je pourrois la ramener à des idées plus ſaines, & ſur-tout à recevoir le Gentilhome qu'elle lui avoit déjà propoſé, je fus de cette partie, auſſi bien que le Gentilhome en queſtion.

La jeune Demoifelle, à la Campagne, prouva bientôt par expérience, ce que j'avois dit à la Mère. A peine fut on arrivé, qu'elle s'échapa pour aller au Jardin, au bout duquel étoit un Bois fort épais, dont l'ombre & le ſilence invitoient à la rêverie. Je m'en aperçû, & je crus devoir la ſuivre un peu de loin. J'entrai dans le Bois par une autre route, & je me plaçai de manière, que je pouvois
la

la voir, fans en être vû. Elle fut quelque tems come immobile dans l'endroit le plus sombre du Bois , & le premier mouvement qu'elle fit , fut de tirer de sa poche un Mouchoir , dont elle essuia les larmes, qu'elle répandoit en abondance.

Cependant elle fit quelques tours ; mais avant de fortir de ce lieu , qu'elle ne sembloit quitter qu'avec peine , elle se mit à chanter fort tristement cet air ,

Ah ! laissez-moi rêver dans cette solitude ,
 Laissez calmer l'excès de mon inquiétude ,
 Par le cher souvenir de mon fidèle Amant !
 Hélas ! je ne vois plus cet objet si charmant !
 Du moins pour soulager une peine si rude ,
 Ah ! laissez-moi rêver dans cette solitude !

Il ne m'en fallut pas d'avantage , pour connoître tout ce qui se passoit dans le Cœur de cette jeune personne. Une Chançon , direz-vous , n'est qu'une Chançon ; mais la manière dont elle fut chantée exprimoit si parfaitement , par ses accens , l'impression qu'elle faisoit dans son Cœur , qu'il fut aisé de voir , qu'elle ne chantoit si bien , que parce qu'elle ressentoit encore mieux la vérité des paroles que renfermoit cet air.

Je la laissai s'en aller seule , & la suivis peu de tems après , en rêvant à ce que je venois d'en-

d'en-

d'entendre, nous sans en ressentir beaucoup de peine, parce que je vois clairement, que le Cœur de cette jeune Demoiselle étoit vraiment touché.

D'un autre côté, le Gentilhomme que la Mère lui destinoit pour Epoux, s'éforçoit de faire conoître à la Demoiselle le desir qu'il avoit de lui appartenir. Il eut pour elle mille petits soins pendant le souper; mais tout fût inutile. Il crût alors que ce qu'il faisoit pour elle, n'étoit point fait avec assez de vivacité pour lui plaire, & que n'ayant pas, come les Officiers, les manières de Cour, tous ses efforts étoient vains. Il est cependant certain qu'il avoit de l'esprit, & qu'il étoit d'un Caractère à rendre une Epouse heureuse.

Chacun tâchoit de se divertir; le souper étoit délicat, & le Vin excellent. Il n'y avoit que la jeune Demoiselle, qui paroissoit ne prendre aucune part à la joie des Convives: Toujours occupée de son Amant; elle pouffoit de tems en tems des soupirs, qu'elle cherchoit à étoufer. Enfin lassée de voir des plaisirs, qu'elle ne pouvoit goûter, elle s'adressa au Gentilhomme, qu'elle croioit devoir avoir pour elle plus de complaisance que les autres, pour lui proposer de quitter la table & se promener: Elle fut surprise de sa réponse: Nous sommes si bien ici, Mademoiselle,

lui dit il, bone mine & bon Vin: Mé pourriez-vous faire espérer d'en trouver autant dans le Jardin ? Non, Monsieur, lui répondit elle; je suis charmée du plaisir que vous trouvez ici : Mais je ne comprends pas coment on peut tant boire. Le Gentilhomme lui répondit par cette Chançon ,

Si vous m'aimiez, Philis, ainsi que je vous aime,
 Je me garderois bien d'offrir au Dieu BACHUS
 Les Vœux que je fai n'être dus
 Qu'à vos Apas, formés par l'Amour même.
 Pour, des maux que je sens, fixer le trop long cours,
 Je veux que BACHUS à son tour,
 Emporte sur moi la Victoire.
 Cessez de me haïr, je cesserai de boire.

La jeune Demoiselle rougit, & une application si heureuse fit rire toute la Compagnie. On ne songea plus à aller au Jardin, mais à se divertir. La Chançon du Gentilhomme en fit chanter d'autres; on me pria de dire aussi la mienne. Moi? repliquai-je: Si quelqu'un s'étoit avisé de mettre en Musique MALLEBRANCHE ou NEWTON, je vous en dirois autant que vous souhaiterïés; mais ne connoissant BACHUS & VENUS que par la Fable, je ne me suis jamais appliqué à chanter des Vers à leur louange. Ce n'est pas, ajoutai-je, que je blâme la Musique: Cet Art est
 digne

digne des plus grands Esprits ; mais je prétens seulement avouer mon ignorance. Je m'excusai inutilement ; on continua de me presser , il falut se rendre.

Que voulez-vous , dis je alors, que je vous chante ; je ne fai ni Chanfon à boire , ni Chanfon d'amour : Les prémiéres n'ont jamais été de mon goût , & les autres ne m'ont jamais parû bones qu'à corrompre le cœur. Sans ces sentimens , que j'ai toujourns crus vrais , j'aurois appris plus de Musique que je n'en fai , mais j'ai mieux aimé l'ignorer , que de m'exposer à en faire un mauvais usage. Tout cela n'étoit dit que pour doner matière de réflexions à la jeune Demoiselle , & la préparer à ce que j'avois prémédité de lui dire. Cependant , je puis vous chanter une Chanfon qui parle de l'AMOUR & de BACHUS, sans exciter ni à aimer ni à boire. La voici ;

Dans des lieux écartés & sombres ,
 Inquiet , je révois sous des épaiffes ombres ;
 Mais le sommeil pour quelque tems
 Calma par sa douceur , le trouble de mes sens.
 Dans ce sommeil heureux , je vis l'objet que j'aime,
 Je vis BACHUS , je vis l'AMOUR lui-même
 Se disputer l'empire de mon Cœur.
 Je souhaitois que l'AMOUR fut vainqueur ,
 Mais BACHUS l'ennyvra ;
 L'AMOUR fit la culbute ,

Ainsi

Ainsi termina la dispute ;

Je m'éclatai de rire , & le ris m'éveilla.

Tout le Monde rit de cette pensée , & du ridicule qu'on donne dans cette Chanſon à BACHUS & à l'Amour. Celui qui a fait cette Chanſon , dit le Gentilhomme , n'étoit affurément pas fort amoureux. Il ne l'étoit peut-être point du tout, répondis-je. Croiez-vous donc, reprit le Gentilhomme, qu'on puiſſe être ſans amour ? Oui ſans doute, je le crois, lui diſ-je, & cela n'eſt pas difficile à comprendre. Je ne parle pas de ces gens ſlegmatiques, dont la froideur du tempérament fait voir ſur leurs viſages moins de mouvemens, que nous n'en voions dans une Statue de marbre. Mais ſuppoſez la perſone du monde la plus vive, elle peut ne point aimer ; je parle ſelon l'idée qu'on atache ordinairement au mot d'*Amour*. Vous conviendrez avec moi, Monsieur, que tous les Homes renferment en eux toutes les Paſſions ; mais toutes ne ſont pas dominantes dans tous les Homes. Le tempérament eſt ſouvent ce qui en décide ; mais ſi cet Home ocupe ſa vivacité à d'autres objets, qu'à ceux qui peuvent faire naître en lui une paſſion criminelle ; ſ'il trouve, en Home d'eſprit, ces objets dignes de lui ; ſ'il en fait ſa principale occupation, coment voulez-vous que l'Amour entre dans ſon Cœur ?

Il est rare, Monsieur, de voir des personnes qui savent s'occuper utilement, & sérieusement, devenir amoureuses. L'amour n'attaque que des Cœurs oisifs. Me direz-vous, que l'antiquité est pleine de grands Hommes qui ont aimé? Mais quels étoient ces Hommes? Des *Païens* dont la Théologie les portoit à rendre, par leurs désordres, hommage à VENUS; & d'ailleurs nous voïons le ridicule que les Poètes de leurs tems donent à ces sortes d'Amoureux. Le bel exemple à imiter que celui d'HERCULE, filant sa Quenouille avec OMPHALE; d'une GALATE'E, qui cherche honteusement le Berger ACIS; d'une CIBELE, qui ne rougit point de descendre du Ciel, pour l'amour d'ATIS, un simple Berger! N'est-il pas évident que les Poetes, qui nous ont représenté ces objets, ne l'ont fait, que pour tourner en ridicule, l'Amour & toutes ces burlesques Divinités, & nous en doner une idée, capable de les faire mépriser. Lorsqu'ils nous ont dépeint JUPITER, changé en Taureau pour enlever EUROPE, n'ont-ils pas voulu nous prouver par là, que l'Amour réduisoit au rang des bêtes, les plus grands Hommes, qui s'y laissent entrainer?

Monsieur, dit le Gentilhomme, si l'amour avoit un procès, je ne lui conseillerois pas de vous prendre pour son Avocat; il pourroit

bien perdre sa cause. Mais si en vous approchant pour vous en instruire, il vous lançoit quelqu'un de ses traits? Je ne le crains pas, lui repliquai je: Il est aveugle, & après tout ce n'est qu'un Enfant, qui ne peut blesser que des Enfans. Oh! pour le coup, dit le Gentilhomme, c'est pousser la matière à bout; votre critique est trop étendue. Pourquoi donc, Monsieur, répondis je? Si l'Amour ne blesse que des gens oisifs, qui ne s'occupent que de bagatelles, n'est-ce pas blesser des Enfans? Car, qu'est-ce qui distingue un Enfant d'un Home raisonnable? Que m'importe que cet Home ait trente ans, il sera toujours un Enfant pour moi, si je ne le vois s'occuper que de pagodes ou de poupées. Cet Home Enfant se fera un plaisir de badiner avec l'Amour, parce que les idées de cet Enfant ne sont pas plus étendues que les siennes, & ce sera cet Home qu'il blessera. On se leva aussi-tôt de table, & chacun se retira.

Vous voyez, Mesdames, ajoutai-je, en leur adressant la parole, avec quel feu je plaidai contre les inclinations de la jeune Demoiselle. Cependant cela ne fut point encore suffisant, pour doner à son amour un autre objet que le Capitaine. Curieux de favoir l'impression qu'avoit fait sur elle tout ce que j'avois dit exprès contre l'amour, je me retirai dans

une Chambre voisine de la sienne, pour écouter ce qu'elle diroit. Elle étoit très vive, & sa grande vivacité la faisoit souvent parler seule. J'entendis effectivement quelque chose: Elle étoit à la fenêtre, & j'ouvris doucement la mienné, pour mieux entendre: Voici ce qu'elle disoit alors.

Suis je donc maîtresse de mon Cœur?
 Contre l'Amour ma force est impuissante:
 On a beau dire, il n'est point de Cœur qui
 ne reconnoisse tôt ou tard son pouvoir. Quoi
 de plus doux que l'Amour! Et pourquoi rire
 de CIBELE, qui aime son cher ATIS si ten-
 drement? Pourquoi la mépriser parce qu'elle
 aime un Berger aimable? Ce qu'elle fait
 pour lui est si touchant, ce qu'elle dit est
 si tendre;

Non, trop d'égalité rend l'Amour sans apas.

Quel plus haut rang ai-je à prétendre?

Et de quoi mon pouvoir ne vient-il point à bout?

Quand on est au dessus de tout,

On se fait, pour aimer; un plaisir de descendre.

Jé laisse aux Dieux les biens dans le Ciel préparés.

Pour ATIS, pour son Cœur, je quite tout sans peine;

S'il m'oblige à descendre, un doux penchant
 m'entraîne.

Les Cœurs, que le destin a le plus séparés,

Sont ceux qu'Amour unit d'une plus forte chaîne.

Oh! Mademoiselle, dis-je alors tout bas,

vous avez plus là les Romains & les Poètes que vôtre Catéchisme. N'entendant plus rien, je me retirai, & me mis à rêver à la manière dont je pourrois m'y prendre, pour lui arracher son Amour mal placé. Je ne pû m'en empêcher de déclamer seul contre les Pères & Mères, qui négligent l'éducation de leurs Enfans. Après quoi je repassai dans ma mémoire toutes les bones qualités de la Malade, que je voulois guérir. Elle a de l'esprit, me disois je, de la vivacité & de la douceur; elle est naturellement tendre; d'ailleurs elle est jeune; seroit-il donc impossible de lui communiquer d'autres sentimens? Je résolus de pourfuivre mon entreprise.

Le Lendemain matin, je la vis entrer seule dans le Jardin, & l'occasion me parût favorable, pour exécuter mon dessein. Je la suivis, & d'un air gai & ouvert, je l'abordai en lui disant: Avouez, Mademoiselle, que depuis hier au soir, vous me voulez bien du mal, d'avoir si maltraité l'Amour? Je vous avoue, Monsieur, dit-elle, que si j'aimois, je ne vous pardonerois jamais ce que vous en avez dit, ni la manière dont vous avez traité ceux qui aiment. Eh! ignorez-vous encore, lui répondis je, l'art des Amans, qui consiste à mal parler de la Passion qui leur est la plus chère? Et quoi, dit-elle, voudriez

driez-vous me faire croire que vous êtes amoureux? Pourquoi non, lui dis-je? Ah, ah, dit la Demoiselle en riant, la plaisante chose qu'un Philosophe amoureux! Je conviens que vous, qui semblez faite pour l'amour, vous auriez meilleure grace à aimer que moi; mais en fin tout Philosophe que je suis, j'ai le Cœur fait come ceux de tous les Homes, & je ne suis peut-être pas si insensible, que vous pensez, aux apas d'un objet aimable. Vous me permettrez de n'en rien croire, Monsieur, dit-elle; & je suis persuadée que vous voulez badiner. Cela est vrai, repartis je; cependant il faut que je vous confesse aussi, que j'ai aimé autrefois; mais mon amour n'a pas été de longue durée. Je trouvai l'amour trop incomode, il m'empêchoit de dormir; il me rendoit rêveur, inquiet, chagrin, triste; enfin il me donoit toute sorte de défauts, jusqu'à me distraire de mes affaires les plus sérieuses. J'ai pris congé de l'amour, & je m'en suis défait. Comment donc, dit la Demoiselle, change-t on de Passion come d'habit? Cela s'appelle un beau secret. Voulez-vous que je vous l'apprenne? Mais je ne suis pas amoureuse, dit-elle. Qu'importe; ce sera pour l'amour à venir. Oui dà, dit-elle, je le veux bien. Affectons-nous, & écoutez moi donc, s'il vous plait.

L'Amour a diférens principes. Tout dépend de les conoître; parce que si nous ne les conoiffons pas, nous ne pouvons pas combattre l'Amour par ses principes, ce qui est le but que nous devons nous proposer; car vous n'ignorez pas qu'un mal se guérit par son contraire. Or la cause de l'Amour se réduit à quatre principes; le premier, c'est la *Fainéantise*; le second, les *Conversations*; le troisiéme, les *Lectures*; enfin, les *Objets qui flatent nos sens*. En voilà bien, dit la Demoiselle, coment voulez vous que je retienne tant de choses? En faisant usage de vôtre Mémoire & de vôtre Esprit; & c'est ce dont je veux vous faire sentir la nécessité, en vous développant les suites fâcheuses & ordinaires de ce que j'appelle *fainéantise*, par rapport à l'Amour.

La *Fainéantise*, ajoutai-je, dans le sens que je l'entens ici, est une nonchalance, une tiédeur, une mollesse, qui nous détourne du travail, qui nous le fait regarder come insupportable, & qui nous empêche, par conséquent, de faire usage de la Raison, qui distingue l'Home de la Bête.

Nôtre Esprit s'acoutume volontiers à ne penser que d'une manière vague & indéterminée; jamais occupé de choses, qui le demandent tout entier, une infinité d'objets
s'en

s'en emparent , parce qu'il est vuide ; & si ces objets nous font plaisir , nous nous y livrons , sans nous apercevoir de leurs défauts. Nous les croions aimables , & nous aurions vû le contraire , si la *Fainéantise* n'avoit pas , pour ainsi dire , engourdi nôtre Esprit.

Un autre principe de l'Amour , ce sont les *Conversations* , c'est-à dire , les *Conversations de galanterie* , qui sont aujourd'hui si fort à la Mode. Que peut penser une jeune Demoiselle , dont la *Fainéantise* a laissé l'Esprit vuide , lors qu'elle voit à ses genoux un jeune Cavalier , lui dire tendrement , que son mérite est infini , qu'elle est une Déesse , que la Mère des Amours ne fut jamais plus belle , & mille autre fadaïses de cette espèce ? Elle comence par croire , qu'il est quelque chose de ce qu'on lui dit ; son Esprit s'en ocupe ; elle croit ce Cavalier épris d'amour pour elle , & l'amour , qu'elle apelle d'abord reconnoissance , entre dans son Cœur , parce qu'elle n'a rien à lui oposer ; mais un peu de raison , Mademoiselle , est d'un grand usage alors. Elle nous fait voir , que cette manière d'adoration , lors qu'un Cavalier veut débiter ses sotises , n'appartient qu'à Dieu ; que les termes de Déesse , de Mère des Amours sentent trop le Paganisme , pour ne point faire horreur. Voilà , Mademoiselle , de ces vérités

à la portée de tout le monde, qui interdisent à l'Amour l'entrée dans nos Cœurs, si nos Cœurs même les goûtent autant que l'Esprit en est convaincu.

Mais, si nous ajoutons à ces Vérités, d'autres encore plus fortes & plus étendues; si par nos réflexions sur la *Lecture* des Livres essentiels, nous nous en remplissons l'Esprit; si nous goûtons les beautés que la Vérité nous y découvre, alors la *Lecture* des Romans, & des autres Livres dangereux, nous fera-t-elle impression? Si une fois nôtre Ame est touchée des attraits de la Vérité, bientôt l'Erreur se fera voir sans aucun danger, & s'éloignera de nous; car l'Erreur & la Vérité ne sont pas plus alliées, que la paille avec l'or. La Vérité est plus douce & plus agréable au Cœur, que le miel ne l'est à la bouche. Goûtons en donc la douceur; tout ce qui est Erreur nous paroîtra insupportable par son amertume; & si nous voions des Hommes, qui aient le malheur de s'en occuper, nous les regarderons come des malades, dont le goût est dépravé, & que nous devons plaindre.

Mais, Mademoiselle, ce n'est pas tout; en nous attachant à la Vérité, elle nous apprendra à nous craindre nous-mêmes, & à nous tenir en garde contre les tentations: Car,

si nous ne détournons pas les yeux des Objets, qui peuvent fraper agréablement les Sens, bientôt nous ferons la triste victime du ravage qu'ils causeront dans notre Cœur. Qu'arrive-t il pour l'ordinaire dans le Monde? Une personne se présente à nous; elle nous paroît aimable; son langage tendre & séduisant se comunique avec douceur; l'Erreur se couvre d'un masque semblable à la Vérité, pour micux nous tromper. Le plaisir que nous avons pris à voir, & à entendre cette personne, nous la fait rechercher pour le goûter de nouveau; tout nous patoit innocent dans ce comerce, & lorsque notre Amour pour cet objet séduisant a fait des progrès dans notre Cœur, au préjudice du goût que nous avons pour la Vérité, nous voudrions alors en secouer le joug; mais ses chaines sont déjà trop fortes, & l'empire qu'il a pris sur nous, nous a rendus esclaves, avant même que nous nous soions aperçû de la perte de notre liberté. Mais si aimant la Vérité, nous nous appréhendons nous-mêmes, si en suivant ses maximes, nous fuions tout ce qui est capable de nous faire tomber, alors nous ne nous apuierons pas sur nos propres forces, & nous détournerons les yeux de-la Vanité.

Je ne vois rien que de vrai dans tout ce
que

que vous me dites , répondit la Demoiselle ; mais quand on a pris une certaine habitude contraire à ces Maximes , le moien de la rompre ! Il faudroit , dites-vous , lire des Livres sérieux ; & je n'ai pour eux que du dégoût. Il faudroit s'apliquer , & je n'ai jamais pû le faire. Vous voyez donc bien , Monsieur , qu'il ne m'est pas possible d'entrer affés dans ces Vérités , pour les mettre en pratique. Mademoiselle , lui dis je , de tous les états dangereux je n'en vois point qui le soit davantage , que celui d'une personne , qui se laisse emporter à une Imagination toujours foible & toujours prête à s'alarmer. Tout la rebute , parce que tout lui paroît impossible. Mais l'Imagination doit-elle être la règle de nos mœurs ? Suposons , ajoutai je , Mademoiselle , que vous aimiez quelqu'un : Si je vous demandois pourquoi vous l'aimez , vous me répondriez sans doute , que c'est parce que vôtre Imagination vous le fait voir aimable. Mais s'il est un objet plus aimable que lui , seroit-il juste de ne le pas aimer davantage , parce que vôtre Imagination ne peut vous le représenter ? La Vérité est de ce nombre ; & parce qu'elle n'est point sensible , vous ne croiez pas pouvoir l'aimer. Pensez du moins qu'elle est aimable , & persuadez - vous que vous ne pouvez la goûter

goûter actuellement, que parce que l'Erreur habite en vous. Lors que nos Cœurs renferment la Vérité, ils sont inaccessibles à l'Erreur; & par une raison contraire, si l'Erreur s'est emparée de nos Cœurs, la Vérité ne sauroit y entrer.

N'est ce dont point là ce que je vous dis, Monsieur, j'ai contracté une habitude toute opposée, & rien de ce que vous me dites ne peut me toucher; j'en comprends bien la vérité & la force; mais je ne puis encore m'y rendre. Je vois bien, Mademoiselle, que votre Esprit, trop prévenu, ne peut entrer facilement dans ces Maximes. C'est le malheur de toutes les personnes qui sont élevées dans une molle oisiveté, & qui n'ont fait usage de leur Esprit, que pour se corrompre. Mais enfin, Mademoiselle, donnez-moi du moins quelque espérance: L'amitié seule me fait tenir ce langage, & vous savez que je ne parle pas ainsi à tout le monde. Je sai votre secret; vous auriez tort de seindre, & c'est parce que je le fais, que votre état me fait pitié. Vous aimez, Mademoiselle, & votre amour est sans bornes: J'ai été témoin de vos soupirs & de vos larmes. Jugez du moins de votre amour par l'Objet qui l'a fait naître. Est-il rien de plus triste, que d'aimer un Objet qui n'a rien de constant? Si cet objet....
J'allois

J'allois continuer , lorsque nous aperçûmes la Compagnie , qui venoit de nôtre côté : Nous allâmes la joindre : On nous badina sur notre tête-à tête. Nous y répondîmes de nôtre mieux : Nôtre Gentilhomme surtout ataquâ la jeune Demoiselle , & toujourn avec esprit & beaucoup de réserve ; mais toujourn occupée de son amour , & sans doute du discours que je venois de lui tenir , à peine faisoit-elle attention à ce qu'on lui disoit. La Mère remarqua l'état de distraction de sa Fille ; elle trouva le moien de m'acoster , & sans affectation , nous nous séparâmes pour un moment de la Compagnie , & je lui rendis compte de l'entretien que je venois d'avoir. Elle m'en remercia les larmes aux yeux : & je lui promis de tout employer pour la guérir.

Quelques jours se passèrent , sans que je pusse retrouver l'ocasion de lui parler en particulier , tant elle avoit soin de m'éviter. Je vois qu'elle me craignoit , & elle pensoit que j'étois de concert avec sa Mère , pour la faire changer de sentimens. Que vous dirai-je , Mesdames , il se présenta dans ce tems-là quelques personnes qui alloient en *Italie* , où j'avois dessein d'aller. Je ne voulus pas négliger cette occasion , d'autant plus que la Compagnie étoit très bone & choisie.

Je

Je pris congé de tout le monde, & me disposai à partir : Ce que je fis deux jours après.

Je ne vous parlerai pas à présent de mon Voïage d'*Italie*; mais je vous dirai qu'à mon retour, étant retourné en *Normandie*, seulement pour accompagner un Monsieur, avec qui j'avois lié un comerce d'amitié, je voulus m'informer de ce qu'étoit devenue nôtre jeune Demoiselle, & j'appris avec chagrin, qu'elle avoit toujours persisté dans sa passion, & dans tous les défauts qui en avoient été les principes; qu'elle avoit épousé son Capitaine, avec qui elle ne fut pas plus heureuse, que toutes celles qui épousent des Hommes d'un rang supérieur à leur condition; mais elle se dédomagea par les plaisirs que le monde lui ofroit. Sa vie fût une perte de tems perpétuelle: Les Spectacles étoient sa plus sérieuse occupation. En un mot elle fit une fin digne d'une telle vie; car, en revenant d'un Bal, où elle dansa trop, elle fût faisie d'un grand froid; elle en tomba dangereusement malade, & mourut, sans vouloir entendre parler de Dieu, & sans doner aucun signe de repentance.

Quelle funeste mort! s'écria DORANTE!
Quelle

Quelle suite affreuse de l'attachement à la Créature ! Les Hommes ne comprendront-ils jamais, que le mauvais usage qu'ils font de leurs Passions, cause leur perte ? Là dessus, on se leva ; on fit un tour, & on se rendit à la Maison.





AUX JOURNALISTES.

ESSAI

*Sur les Sociétés Littéraires, établies à GENEVE,
& sur l'origine & l'utilité des Académies.*

Le choc des sentimens fait naître
De sublimes clartés qu'approuve la Raison :
Ainsi de deux Cailloux le combat fait paroître
Le feu qu'ils tenoient en prison.

MESSIEURS,

Nous avons lû, avec plaisir, quelques Amis
& moi, les Remarques qu'on a faites &
imprimées dans vôtre Journal, sur l'utilité
des Sociétés Littéraires; mais il nous paroît
que les souhaits de l'Anonime, qui desire
qu'il y en eut à *Genève*, sa Patrie & la nôtre,
ont déjà été acomplis. Le savant & judicieux
M. BAULACRE a parlé, quelque part dans
vôtre Journal, des Conférences que plusieurs
Persones de Lettres y tenoient régulièrement
un jour de la semaine, & où l'on traitoit une
matière ou de Religion, ou de Littérature.
Il a même donné le Précis de quelques unes
de ces Conférences, & le Public en a profité.

Outre

Outre cette Société, qui étoit très bien choisie, & qui, je crois, subsiste encore, il s'en est formé quelques autres, qui ont à peu près le même objet, & où on lit les meilleurs Livres nouveaux, & à peu près tous les Journaux. Je suis persuadé qu'on y fait de bones Observations, & j'invite ses Membres à vous les comuniquer : La Lumière ne doit pas rester sous le Chandelier.

Mais la Société que j'ai principalement en vüe, parceque j'avois l'honneur d'en être Membre, & que je puis être instruit de la nature de ses ocupations, c'est une Société qui ne subsiste plus aujourd'hui, mais qui existoit il y a environ 30 ans. J'étois jeune alors, & avide de Conoissances. Il m'étoit facile de satisfaire ma curiosité, car cette petite Académie, si on peut l'appeller ainsi, étoit composée de Persones de tout état & de toute profession. Toutes les Sciences, tous les Arts y étoient bien reçus. Nous avions parmi nous des Théologiens, des Jurisconsultes, de bons Négocians *, d'habiles
Ana-

* La plupart des Négocians de *Ceneve* sont des Persones qui ont reçu une bone Education, qui même ont fait leurs Etudes, & ont l'Esprit cultivé. J'en conois qui ont une Bibliothèque de Livres choisis, & dont l'aprobation me flateroit autant que celle des Gens de Lettres.

Anatomistes, enfin des Persones qui s'appliquoient à l'étude de la Médecine, & en particulier à celle de la Botanique & de la Chimie. Tous mes Collègues se sont distingués dans leur Vocation, & quelques uns d'entreux font encore honneur à l'Etat & à l'Eglise.

Je me rapelle, avec une espèce de transport, ces heureux tems, où les Muses faisoient nos uniques délices, & où, malgré la diversité de nos Etudes, nous étions liés par la conformité du même goût. Les Expériences, les Découvertes les plus importantes faisoient nos plaisirs. On se les comuniquoit avec empressement : Chercher la Vérité étoit nôtre but. Jamais l'Emulation ne dégénéra en Jalousie. On se plaisoit à sentir que les Lumières des autres dissipoiént nos Ténèbres; l'on s'enrichissoit des Trésors de ses Confrères, & l'on étoit bien éloigné de se disputer un peu de fumée.

Come on traitoit un sujet sans précipitation, on aprenoit à parler avec facilité, & à s'exprimer avec précision & justesse. Nous sentions que les matières les plus sèches, pouvoient devenir agréables, lorsqu'elles étoient ornées par les mains des Muses, & que les Belles - Lettres ne sont pas inutiles aux Sciences : Elles se prêtent toutes la main & s'éclairent réciproquement.

J'ai donné, dans le *Journal Helvétique* ; l'Extrait de diverses Questions , qui furent proposées & traitées , dans cette Société , & elle eut sans doute gagné d'avoir un meilleur Interprète. Je me rapelle que nous reçûmes alors deux Lettres anonimes , où nôtre Coterie étoit fort louée , & l'on en demandoit l'entrée avec empressement ; mais le nombre des Membres étoit fixé & rempli : Cependant ces Persones pouvoient faire honneur à nôtre Société , come dans la suite elles en ont fait , à quelques égards , à nôtre Ville. L'un de ces Postulans étoit M. CLEMENT , Homme d'esprit , bon Poete , qui a fait une Tragédie sous le Titre de *Méropé* , qui est presque comparable à celle de l'illustre VOLTAIRE. Il a publié aussi , pendant son séjour à Paris , des Lettres de Littérature , où il rend compte des Ouvrages qui s'y impriment , & en juge ordinairement bien. Son Stile est bon , & je suis fort surpris que ces Lettres ne soient pas plus conûes *. L'autre Postulant étoit M.

* Je ne fais par quelle fatalité les meilleurs Livres ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de réputation. Il semble qu'il y ait un destin aveugle , qui décide du fort des Auteurs & de celui de leurs Ouvrages , & qu'il en soit d'eux come des Richesses , que la Fortune n'accorde pas toujours à ceux qui ont le plus d'habileté & de mérite , mais à ceux qu'elle choisit pour ses Favoris.

ROQUET, qui s'est distingué dans la Peinture en Email, & qui avoit beaucoup de génie pour les Arts & les Sciences. Il fit imprimer, étant à *Londres*, où il a séjourné long tems, un Livre sur l'état des Arts en *Angleterre*, & il en parle en Homme intelligent & fort éclairé. Un habile & célèbre Journaliste lui donna à ce sujet de justes éloges. Ces Mrs ne se nommèrent point, mais on les découvrit sur des indices non équivoques.

Nous regrettois encore un Officier, qui s'est perdu en quelque sorte lui même, par un excès de sagesse, & qui joignoit le goût des Sciences à l'Art-Militaire. Un Prince, qui s'est distingué par sa valeur, le vit, en plusieurs occasions, combattre sous ses yeux & à ses côtés, avec beaucoup de courage. Il crut devoir lui donner des marques d'estime & d'affection; mais elles excitèrent l'envie de plusieurs Officiers, qui l'appellèrent en duel. Il ne pouvoit échapper à leur vengeance; puisqu'à un Enemi vaincu, en auroit succédé d'abord un autre; mais ce ne fut pas la crainte de la mort, qui l'engagea à refuser un appel, qui lui paroïssoit défendu par les Loix divines & humaines: Il aima mieux obéir à Dieu, qu'à un faux point d'honneur, que l'Orgueil & le Caprice ont inventé, & il réserva son sang & sa vie pour le service de

son Maître & de sa Patrie ; mais, par une fatalité ordinaire, qui n'en est pas moins injuste & criminelle, on regarda son refus, come l'Arret de sa condamnation.

Je donnerai ici l'Extrait d'une Lettre, qui a paru, il y a plus de 24 ans dans ce Journal ; un si long tems & le sujet que je traite, m'autorisent à la rapeller.

„Come on est aujourd'hui dans le goût
 „des Cercles, inconnus à nos Pères, nous
 „venons d'en former un, dont vous me
 „permettrés de vous faire le plan. Le but
 „que nous nous proposons dans nos Assem-
 „blées, c'est de nous instruire en nous amu-
 „sant. La Morale, l'Histoire, la Phisique,
 „la Poésie même, ont entrée dans nôtre So-
 „ciété ; nous ne la fermons qu'à la Politique
 „& au Jeu. Le Badinage même n'est pas dé-
 „fendu, moiennant qu'il ne blesse ni la Réli-
 „gion, ni la Bienfiance. Ce sont aussi les
 „bornes que nous donnons à la Critique; nous
 „la permettons, parcequ'elle excite une no-
 „ble émulation, & qu'elle est come l'aiguillon
 „de l'Esprit. Nous préferons une Critique
 „qui nous éclaire, à une Louange qui nous
 „flate, & le Vaincu applaudit lui même au
 „Vainqueur, quand il a l'avantage de faire
 „trionpher la Vérité. Après la satisfaction de
 „ne

„ne pas faire des fautes, nous ne voions
 „rien de plus grand que de les avouer. Nous
 „ne sommes assujettis à aucunes règles sévères
 „& générales; le Président de l'Assemblée du
 „jour est choisi uniquement par le Sort. La
 „Personne sur qui il tombe doit proposer une
 „Question agréable ou utile. Chaque Mem-
 „bre de la Société raisonne à son tour sur cette
 „Question. Le Président fait ensuite une ré-
 „capitulation nette & précise de ce qui s'est
 „dit d'essentiel. Il donne, comme en un Ta-
 „bleau, les plus beaux traits des objets, qui
 „ont été exposés avec plus d'étendue, & il les
 „montre dans le jour le plus propre à en
 „faire apercevoir l'utilité ou les agrémens.
 „Comme il est difficile de voir sur le champ
 „toutes les faces d'une matière un peu com-
 „posée, & presque impossible qu'il n'échape
 „plusieurs idées, lorsqu'il faut examiner
 „*impromptu* un sujet quelquefois abstrait ou
 „peu connu, on fait un second tour, où l'on
 „s'efforce d'approfondir la Question proposée. Le
 „Président examine ensuite chaque opinion
 „en particulier; il pèse le degré d'évidence
 „dont elle peut être susceptible, & il conclut
 „enfin en faveur du sentiment le plus général
 „ou le plus vrai. Souvent, lorsqu'on croit une
 „Question épuisée, on est surpris de décou-
 „vrir de nouvelles preuves en faveur d'une

„opinion, qui sembloit n'avoir d'abord qu'un
 „foible degré de vraisemblance. On ne sau-
 „roit croire combien un tel exercice est pro-
 „pre à exciter l'attention, à donner de la jus-
 „tesse à l'esprit, & de la facilité à s'énoncer.

Il seroit à désirer, que toutes les Sociétés
 eussent pour objet de perfectionner la Raison
 & le Goût. La Nuit qui nous couvre est bien
 obscure, si elle n'est éclairée par le Flambeau
 des Arts & des Sciences.

Mais l'Auteur du Livre *De L'Esprit* pré-
 tend, que ce Flambeau ne luit pas égale-
 ment par tout; qu'il perd de son éclat, lors
 qu'il s'éloigne de la Capitale; que le Soleil
 semble se fixer sur elle, come il s'arêta pour
 éclairer la Victoire de *Josué*; & que les Villes
 de Province ne jouissent que d'une foible
 lueur, produite par ces Etoiles errantes, qui
 ne brillent un moment, que pour nous lais-
 ser dans les ténèbres. Ecoutons le lui-même:

*Les Talens campagnars sont toujours con-
 damnés à la médiocrité; les Muses, qui cher-
 chent, avec tant d'empressement, les Bois, les
 Fontaines & les Prairies, ne seroient que des
 Villageoises, si elles ne prenoient de tems en tems,
 l'air des grandes Villes.*

Come si les Fleurs, la Verdure & les Eaux
 étoient moins belles à la Campagne qu'à la
 Ville! Enforte que pour se déroouiller, &
 perdre

perdre l'air villageois, il faut que les Muses quittent le *Parnasse* ombragé de Lauriers, & où coule la Fontaine de *Calipso*, pour aller habiter *Londres* ou *Paris*. Cependant le même Auteur ne croit pas que le Climat influe en rien sur l'esprit & sur le génie. Voici ses paroles : *L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les Homes ne dépend nullement du Climat, puisque les Habitans de Rome & d'Athènes ne sont plus ce qu'ils étoient : Elle dépend des Circonstances où ils se trouvent, du Gouvernement sous lequel ils vivent, du Siècle plus ou moins heureux où ils naissent, de l'Education meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, du Desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des Idées plus ou moins grandes, dont ils font l'objet de leurs Méditations **.

Cela est fort bien ; il est certain que tout cela peut influer sur les progrès de l'Esprit & de nos Connoissances ; mais tous ces avantages peuvent se rencontrer dans une Ville de

C 4

Pro-

* Partout où l'on aime la gloire, & où l'on sent un vif desir de s'instruire, les Sciences & les Beaux Arts peuvent y faire leur séjour. Nul Climat ne leur est étranger. TAMERLAN, ce Conquérant de l'*Asie*, établit une Académie à *Samarcande*, Capitale de ses Etats. Le fier & cruel ATTILLA se plaisoit à converser avec les Savans, & à se reposer de ses travaux dans le sein des Muses.

Province, come dans la Capitale. Si l'on y a en général moins de secours, on y est moins distrait & moins exposé à des Passions tumultueuses; on y est plus maître de son tems, plus attentif: Si l'Etude fait l'objet de nos desirs, on peut se livrer à son penchant, sans être obligé de les combattre par les obligations qu'imposent des devoirs onéreux, & des formalités qui se multiplient sans cesse dans la Capitale. S'il est vrai, ce que dit le même Ecrivain, qu'il en soit du génie come du mouvement, qui perd des degrés de sa force, à proportion qu'il en comunique, il est certain que l'Esprit humain, pressé & heurté de tous côtés dans la Capitale par mille objets, doit beaucoup perdre de son activité; au lieu qu'il la conserve presque toute entière dans la retraite & le silence de la Solitude.

Dans la Province, l'influence du Gouvernement est la même que dans la Capitale; l'organisation est la même; on y peut recevoir à peu près la même Education; on en est pas si éloigné, qu'on ne puisse être instruit aisément des Observations & des Découvertes qui s'y font, & qu'on n'en puisse profiter. Les idées seront peut-être d'autant plus claires, plus lumineuses, plus fécondes, qu'elles seront moins obscurcies par les Préjugés

jugés & l'Erreur , & moins combatues ; car, malheureusement la Vérité trouve des Enemis, qui cherchent à l'étoufer dès sa naissance, ce qui faisoit dire à M. DE FONTENELLE , *Si je tenois toutes les Vérités dans ma main , je craindrois de l'ouvir* * .

A l'égard de la grandeur & de la noblesse des Idées , il n'en est pas des Peuples de l'Europe , come des Habitans de Rome & d'Athènes , auxquels les mots de *Liberté* & de *Patrie* inspiroient les Sentimens & les Discours les plus sublimes. Ils ne voioient autour d'eux que des Esclaves , tandis qu'eux seuls étoient libres. En Europe , la même forme de Gouvernement influe & sur les Provinces , & sur la Capitale : Elle n'a , à cet égard , aucuns privilèges. Les mêmes entraves qui enchainent l'Esprit des Habitans des Provinces, assujettissent également celui des Citoyens de

* Ce qui faisoit dire cela à M. DE FONTENELLE , c'est que non seulement il y a des Vérités que le Peuple condanne , parce qu'elles ne sont pas à sa portée , mais il y en a d'autres , qu'il est dangereux de publier , parcequ'elles choquent les Préjugés de certains Théologiens. Les Auteurs judicieux redoutent une Critique injuste. Tel Ouvrage paroît médiocre à un Ecrivain médiocre , parce qu'il n'est pas de son goût , ou qu'il est au dessus de lui , qui paroît excellent à un Génie supérieur.

de la Capitale : Elles jouissent également des mêmes prérogatives *.

Mais l'Auteur du Livre *De L'Esprit*, qui en a beaucoup mis dans son Ouvrage, n'est pourtant pas infailible : Un Ecrivain, qui fait tous les efforts pour démontrer que l'*Esprit* est matériel, ne peut être regardé come un Oracle, & son Livre même prouve contre lui : Des Pensées si fines, si ingénieuses, quelquefois fortes & justes, ne sauroient être le produit d'une matière grossière & inepte. Ce Génie pénétrant, supérieur & sublimé, qui se replie sur le passé, qui anticipe sur l'avenir, qui s'élève aux plus grands objets, & perce jusques dans l'infini ; cet art de combiner & de comparer nos diverses idées, d'en découvrir les rapports ou les différences, ce desir general du bonheur & de l'immortalité, toutes ces choses seroient elles l'ouvrage de modifications inconues d'une matière brute & aveugle ?

Disons

* Peut-être entre-t-il un peu d'amour propre dans l'exclusion qu'on voudroit donner aux Académies de Province. Plus un Titre est répandu & partagé entre plusieurs, moins il est important. Mrs les Académiciens de *Paris* voudroient se réserver pour eux seuls le droit précieux de briller dans la République des Lettres, ainsi que le Soleil ternit l'éclat & fait disparoitre les Astres du Ciel.

Difons le franchement , ce qui retarde les progrès de l'Efprit & des Sciences , c'eft la Superftition , qui éteint le Flambeau de la Vérité , dès qu'il comence à luire. Il ne tint pas à elle que GALILE'E ne périt dans les Cachots de l'Inquifiton , pour avoir ofé publier que ce n'étoit pas le Soleil qui tournoit autour de la Terre , mais que c'étoit la Terre qui tournoit autour du Soleil. Dès qu'il n'eft pas permis de penfer autrement que le Vulgaire , nulle émulation , nul defir de s'inftuire. L'Efprit fe rétrécit & s'abailfe; l'Evidence fe confond avec l'Erreur : On ne voit les Objets qu'a travers le bandeau de l'Opinion : On croit être plus fage que les autres , parcequ'on eft plus ignorant & plus crédule. Mais difons avec la même franchise, que l'Empire de la Superftition & du Fanatisme s'étend plus loin dans les Pais Catholiques, que dans les Pais Proteftans, parceque l'Efprit y eft plus affujetti à de menues obfervances, & qu'étant moins libre, il a moins de force pour en fecouer le joug : Auffi trouve t on parmi les Catholiques plus d'Incédules , que parmi les Réformés; parce que les Catholiques, étant à portée de connoitre les inconveniens & les abus de la Superftition , ils font faifis d'un plus grand éloignement pour elle : Cette antipathie eft

caufe

causé qu'ils s'arrêtent à moitié chemin , & que , détestant l'erreur , ils ne font pas assez d'efforts pour parvenir à la Vérité.

Je crois encore que les Disputes aigres , souvent obscures , que certains Théologiens ont élevées sur des points de Doctrine très peu importans , ont beaucoup nui au succès de la Religion. Si on l'aimoit sincèrement , on la pratiqueroit mieux , on disputeroit moins , & on regarderoit tous les Hommes comme ses Frères. *On détruiroit bientôt , dit M. DE FONTENELLE , toutes les disputes & les querelles de toutes les Religions , si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.*

Je reviens à notre petite Société Littéraire & l'on me permettra de faire encore quelques réflexions sur son but & sur son objet.

Quoi de plus digne de l'Homme , que de voir de jeunes Gens s'appliquer à penser , à réfléchir , à raisonner , apprendre de bonne heure à être Hommes , & à s'aquiter dignement des devoirs de la Société ! Je ne me rappelle jamais , sans un secret plaisir , ces Conférences , où , éloignés du bruit tumultueux du monde , nous goûtions les charmes d'une paisible retraite. Nous nous acoutumions ainsi à nous connaître , à nous voir de près , à vivre avec nous mêmes , & à rendre

de notre bonheur indépendant des événemens.

Des Projets des Mortels la Fortune se joue ;
Tel qui monte à présent au plus haut de la Roue ,
Peut demain tomber au plus bas.
De la chute au fomet , il n'est souvent qu'un pas.

Come notre union étoit fondée sur l'amour de la Vérité & de la Vertu, elle dure encore depuis plus de 30 ans. Ce qui est apuié sur la Raison a un fondement bien solide. Nous cherchions à la perfectioner, & il n'étoit pas difficile, aujourd'hui que les Arts & les Sciences utiles sont cultivés de tous côtés, & que les Découvertes ont étendu en quelque sorte les bornes de l'Esprit humain. En multipliant les Idées, ils ont enrichi notre Langue de nouveaux termes, qui servent à les exprimer. Il y a des Gens qui sont capables d'éclairer la Terre, & qui ne sont pas propres à la cultiver.

Les Sociétés Littéraires, multipliées dans notre Siècle, sont des canaux qui font passer dans les Provinces les observations & les expériences faites dans la Capitale. En exerçant l'Esprit, elles perfectionent la Raison & le Jugement. Elles contribuent ainsi à former des Théologiens sages & éclairés, des Jurisconsultes habiles, des Juges équitables &

& de bons Citoyens. Elles procurent à l'Homme une gloire d'autant plus estimable, qu'elle lui est plus propre, & qu'il ne la doit qu'à ses soins.

Les Grecs sentirent de bonne heure l'utilité de ces sortes de Conférences. Les Disciples de ZENON s'assembloient dans le *Portique*, & s'occupoient à chercher la Vérité & la Vertu, & à s'élever au dessus des maux de la Vie & des plus affreux revers. Les Elèves d'EPICURE se promenoient dans des Jardins délicieux, & faisoient consister le bonheur dans une indolence voluptueuse, qui glisse légèrement sur les accidens & les infortunes, & ouvre l'Ame au sentiment de tous les plaisirs. Les Disciples d'ARISTOTE tenoient leurs Conférences dans le *Lycée*, & l'étude de la Nature étoit le principal objet de leurs occupations. Les *Platoniciens* s'assembloient dans l'*Académie*, Maison de Plaisance qui avoit appartenu à un *Athenien*, nommé ACADE'MUS. Il se rendit immortel en donant son Nom à toutes les Académies, qui, destinées à être le séjour & la retraite des Beaux Arts & des Sciences, sont consacrées par les Muses.

Les Conférences Littéraires étoient assez communes chez les *Romains*, tant qu'ils jouissent de quelque prospérité, & que leur gé-

nie

nie ne fut pas écrasé sous le poids des Fers. **PLINE le jeune** parle avec éloge de celles qui se tenoient de son tems, & où l'Empereur **TRAJAN** ne dédaignoit pas d'assister quelques fois. Avant lui, l'Empereur **CLAUDE**, qui aimoit les Belles-Lettres & se plaisoit à cultiver son Esprit, tout imbécile qu'on l'a représenté, se trouva inopinément à l'une de ces Conférences, & surprit agréablement l'Auteur d'un Ouvrage qu'on y lisoit, & qu'il loua avec discernement.

La première Société Littéraire qui se soit faite en *Angleterre*, fut tenue, non à *Londres*, la Capitale du Roïaume, mais à *Oxford*, après la mort tragique de **CHARLES I**, **CROMWEL** ne permettant pas qu'on s'entretint des Affaires politiques.

Le Chancelier **BACON** *, dont les vues étoient nobles & grandes, parle avec une forte d'entoufiasme, des avantages que procureroient des Conférences Littéraires, pour le progrès des Arts & des Sciences.

L'ori-

* Le Chancelier **BACON** est le premier Philosophe moderne, qui ait conu l'utilité de la Phisique expérimentale, à laquelle on doit, en quelque sorte, la decouverte d'un nouveau Monde, soit en grand, soit en petit. L'Académie des Sciences, fondée l'an 1666 par l'illustre **COLBERT**, a fourni des matériaux précieux, pour élever cet immense Edifice.

L'origine des Académies en France n'est pas fort ancienne. La première est l'Académie Française, fondée par le Cardinal DE RICHELIEU, lan 1634. Ce Cardinal ne desiroit pas avec moins d'ardeur d'étendre les bornes de l'Esprit humain, que les Frontières du Roïaume. Ce qui lui en dona l'idée furent quelques Amis, qui s'assembloient chez M. CONRARD, pour cultiver les Sciences & les Belles-Lettres, alors assés peu connues. RICHELIEU, dont le génie étoit frappé de tout ce qui étoit beau & grand, & qui concevoit que la vraie Gloire consiste plus dans l'étendue de nos Connoissances, que dans le Pouvoir, crut ne pouvoir mieux établir la sienne, qu'en donant un Azile à cette Société naissante à l'ombre du Trône. Il la reçut dans le Louvre, & depuis lors elle s'est soutenue avec honneur. Des Cardinaux & des Princes du Sang se sont fait honneur d'en être Membres. On lit, dans son Histoire, qu'elle a été forcée d'exclure de son Corps l'Abé FURRETIE'RE, qui aiant eu entre les mains les Matériaux du Dictionnaire de l'Académie, sur la Langue Française, s'en servit pour faire le sien; ce qui étoit une espèce de vol, qu'il lui faisoit. Un autre Membre qui en fut exclu, étoit l'Abé DE S. PIERRE, qui, dans ses *Annales sur le Règne de LOUIS*

XIV , ménageoit peu ce Prince , si loué par l'Académie , & qui en étoit le Protecteur. L'Abé crut trouver quelques tâches dans ce Soleil ; sur tout , la Révocation de l'Edit de *Nantes* lui paroissoit contraire à la bone foi & au bien du Roïaume. Il croïoit que nôtre admiration pour les qualités d'un grand Homme , ne nous devoit pas aveugler sur ses fautes , & qu'un Historien doit plus à la vérité & à la justice, qu'à une flateuse reconnoissance.

Un autre Membre , qui ne fut pas exclu, mais auquel le Cardinal DE FLEURI , alors Premier - Ministre , vouloit fermer l'entrée de l'Académie, d'ordre du Roi, c'est M. DE MONTESQUIEU. Les Dévots l'avoient prévenu contre les *Lettres Persanes*. On lui avoit dit , que cet Ouvrage étoit plein de *Maximes* dangereuses & de *Pensées* hardies. M. DE MONTESQUIEU le lui porta lui même ; le Cardinal le lut , & pénétré d'estime pour l'Auteur , l'Académie lui fut ouverte.

Il y a de petits Esprits , qui condamnent despotiquement tout ce qui n'est pas à leur portée , ou qui ne se trouve pas dans leur Catéchisme , come il y a des Gens , qui voudroient refuser aux autres les plaisirs légitimes, qui ne sont pas de leur goût, ou que leur état ne leur permet pas de prendre. On déclame souvent contre les Dignités , les Ta-

lens & les Richesses , que la Providence ne juge pas à propos de nous acorder.

A ce que je viens de dire , relativement aux Sociétés Littéraires , j'ai cru devoir joindre quelque Pièces de Poésie composées dans la nôtre de *Genève*.

LE TRIOMPHE DE LA VERITE.

O D E *irrégulière*.

LA Vérité jamais ne causa des alarmes :
De la seule Raïson elle emprunte ses armes.

L'Evidence fait sa beauté.

Une noble Simplicité

Fait seule sa force & ses charmes.

Jadis , Esclave de l'Erreur ,
Des Vices jouet déplorable ,
L'Homme , par un Culte coupable ,
Ose outrager son Créateur.
Dans son aveuglement extrême ,
Il se deshonne lui même ,
En corompant son propre Cœur.

L'Erreur , sur les Humains , a soufflé ses ténèbres ,
Et l'Enfer , les couvrant de ses vapeurs funèbres ,
Voudroit anéantir l'anguste Verité ;
Mais il espère en vain la faire disparoitre :
Des Cendres des Martirs on la verra renaître ,
Et sur tous les Mortels répandre sa clarté.

A l'aspect d'un Maître idolâtre ,
Le Flateur fléchit les genoux :
D'une Idole il fait son Oracle.

Pour moi , me proposant un plus digne Théâtre ,
Et sachant , ô mon Dieu ! que vous êtes jaloux ,
Je ne crains que votre courroux.

Du Monde séducteur je forcerai l'obstacle ,
Je ne veux point de Dieu que vous.

Que sont ces Pratiques frivoles ,
Ce Culte impur & cet Encens ,
Oferts à de vaines Idoles ,
Insensibles à nos accens !

Des Etres libres , raisonnables ,
Peuvent ils , à des Dieux coupables ,
Présenter des Vœux criminels ?
Et , sans se dégrader lui même ,
A quelqu'autre qu'au Dieu suprême ,
L'Home élèvera-t-il des Autels ?

Que peuvent les tourmens , ou l'espoir des délices ,
Sur le Cœur du Chrétien d'un vrai zèle enflame ?
Quand d'un amour ardent il se sent animé ,
Sa Foi lui fait braver les plus affreux supplices.
Il n'a pour Enemis , que l'Erreur & les Vices ,
D'un feu pur il est consumé.

La Loi Sainte est pour lui come une eau salutaire ,
Qui le rafraichit & l'éclaire :
Plus il en boit , & plus redouble sa vigueur.

Que ne puis-je à longs traits, dans cette Source pure,
Loin du monde & de l'imposture,
Puifer le solide bonheur !

Céleste Vérité vien régner dans mon Ame !
Graves y tes Leçons avec des traits de flamme :
Que l'amour des plaisirs ne les puisse éfacier :
Que le Vice honteux redoute ta présence.
Fai germer les Vertus , protège l'innocence :
Que l'erreur n'ose en approcher ;
Et de mon foible Cœur , qui se trouble & balance ,
Que ta main daigne l'arracher !

Les Fables vont rentrer dans ce profond abîme ,
D'où les avoit tiré l'Ignorance & le Crime.
Déjà je vois tomber le Fanatisme obscur :
Sa Voix inhumaine & trompeuse ,
Ne prêche plus un Culte pur.
D'une Doctrine lumineuse ,
L'éclat va briller à nos yeux :
Du Vice & de l'Erreur enfin victorieuse ,
Elle ouvre la route des Cieux.

Tel on voit des Nuages sombres ,
Le Soleil dissiper les ombres ,
Et faire luire un jour serein :
De ses feux la vive étincelle
Rend la Terre brillante & belle ,
Et les Fleurs naissent de son sein.



O D E
SUR LA LIBERTÉ.

LIBERTÉ, q' est sous tes Auspices,
Que L'Homme¹ jouit des delices,
De l'abondance & de la paix!
O! qu'heureux est le Peuple sage,
Qui fait en conserver l'usage,
Sans abuser de tes bienfaits!

Tu fais la force de nos Villes;
Des **TELS** *, des **BRUTUS**, des **CAMILLES**,
Ta main couronne les travaux:
Sur tes pas marche la Victoire;
Le Citoyen vole à la Gloire,
Quand il combat sous tes Drapeaux.

Tout vit heureux sous ton empire;
Le Goût, le Savoir & la Lire
Sont animés par tes regards.
C'est toi qui bannis l'Ignorance:
Tu fais fleurir, par ta présence,
Et le Commerce, & les Beaux-Arts.

Dans le calme que tu fais naître,
TIRCIS, sur sa Flute champêtre,

* *GUILLAUME TEL* est l'Auteur de la Liberté
de la SUISSE.

Chante ses innocens loirs :
 Il célèbre cet heureux Age,
 Où l'Homme goutoit sans partage,
 De vrais, de tranquilles plaisirs.

Seule la Raison le rend libre ;
 Seule elle forme l'équilibre,
 Qui maintient la Société :
 Sans elle, d'injustes Caprices,
 L'Erreur, les Passions, les Vices,
 Fouleroient aux piés l'Équité.

Oui, quand l'Homme aveugle & barbare,
 De la fôlle erreur qui l'égare,
 Suit le torrent impétueux,
 Cette Liberté qu'il ateste,
 N'est qu'un esclavage funeste,
 Sous l'apas d'un nom fastueux.

Jadis les mortels indociles
 Erroient sans apui, sans azile,
 Ignorant l'ordre & le devoir.
 La Force faisoit seule un Maître ;
 Mais Ciel ! combien de maux vont naitre
 De ce-tirannique pouvojr ?

Que vois-je ! la Discorde altière
 Dirige vers nous sa carrière :
 De ses traits qui peut nous couvrir ?
 Ce seront des Loix equitables.

Barrières fermes, respectablès,
Que le Crime n'ose franchir.

Vous, dont j'honore le courage,
Vous, qui craignés de l'esclavage
L'opprobre, l'inhumanité ;
Redoutés aussi la Licence,
Les Factions, la Violence,
Fruits amers de l'Egalité.

Quels forfaits ! Quelle guerre affreuse,
De votre Patrie orageuse,
Romains, vous montre les horreurs ?
Le Frère est trahi par son Frère ;
Le Fils, sans respect pour son Père,
Le sacrifie à ses fureurs.

MARC-ANTOINE, OCTAVE, LEPIDE,
A la gloire la plus solide
Immolés vos ressentimens :
Un Mortel que l'honneur inspire,
A la puissance qu'il desire,
Doit égaler ses sentimens.

Que le Ciel vengeur vous arête !
Ah ! du moins respectés la tête
De BRUTUS & de CICERON !
Mais le fer a tranché leur vie !
Quoi ! leur amour pour la Patrie
Seroit il une trahison !

Triumvirs , ce pouvoir immense ,
 Eleve sur la violence ,
 Par son poids est précipité.
 Tant qu'un Citoien vit encore ,
 Vôtre Crime le deshonore ,
 S'il n'en punit l'énormité.

Brulant d'amour pour la Patrie ,
 Sous les coups de la Tiranie ,
 Son Cœur n'est jamais abatu.
 Il ne craint'que l'Être suprême :
 Les fers , les tourmens , la mort même-
 Immortalisent sa Vertu.

Cette Liberté si vantée ,
 Par tous les Peuples respectée ,
 De l'Home assure le bonheur :
 Peut il , à lui même contraire ,
 Céder au pouvoir arbitraire
 Ses Biens , ses Jours & son Honeur ?

Non , ce qu'il tient de la Nature ,
 Ni la fraude , ni la torture
 N'ont pas droit de le lui ravir :
 Nous sommes Fils du même Père ;
 Sous un joug dur & sanguinaire ,
 Dieu ne veut point nous asservir.

Le Monde entier est son Domaine ;
 Il veut , sous une même Chaine ,
 Unir tous les Homes entr'eux :

Que l'un comande sans rudesse ;
L'autre obéisse sans bassesse ;
Que tous soient libres , soient heureux.

TRADUCTION *Littérale de l'Ode Sepse*
du IVme Livre d'HORACE

Diffugere Nives , redeunt jam Gramina Campis.

LA Neige a disparu , nos Prés sont déjà verts ;
D'un Feuillage naissant, les Arbres sont couverts.
La Terre prend une autre face ;
Les Fleuves , que l'œil vit enchainés par la glace ,
Coulent librement dans leur Lit.
Graces & Nimphes sans habit ,
Recomencent leurs Danses,
Que le Temps , qui s'échape avec rapidité ,
Réforme nos projets immenses ;
Et puisque de nos jours le cours est limité ,
Bornons nos espérances :
Ne les mesurons point sur nôtre avidité.
Le Printems suit l'Hiver ; L'Eté , qui le talone ,
Est lui même aussi tôt remplacé par l'Autone.
Mais à peine cette Saison
Nous a-t-elle enrichi des Présens de POMONE ,
Que l'Hiver à son tour , ramène le glaçon.
L'eclat que perd la Lune on le lui voit reprendre ;
Elle meurt & renaît dans l'espace d'un Mois.
Mais dans le noir Tombeau, séjour même des Rois,
Nous

Nous arive-t-il de descendre ,
 Nous ne fomes plus qu'ombre & cendre.
 Qui fait si les Dieux à ce jour ,
 Voudront en ajouter un autre ?
 Du Bien que vous comptés pour vôtre ,
 Un avide Héritier fera maitre à son tour ;
 Et rien n'échappera de ce triste naufrage ,
 Que ce dont vous ferés usage.
 Quand une fois vous serés mort ,
 Et que MINOS , sur vôtre sort ,
 Aura prononcé sa Sentence ,
 Piété , Noblesse , Eloquence ,
 Ni vos Vertus , ni vos Talens ,
 Ne vous rendront point aux Vivans.
 DIANE , des horreurs du ténébreux Cocite
 Ne délivra point HIPOLITE ;
 Et THESE'È , assés fort pour vaincre les Enfers ,
 De son fidèle Ami ne put rompre les fers.

Cette Traduction fut faite par M. *Jean-Jaques* VERNET , qui est mort l'An 1756
 Pasteur d'une petite Paroisse dans le Pais de
 Vaud. Il méritoit par ses Talens , ses Vertus
 & ses Conoissances d'ocuper un plus grand
 Théâtre. Il avoit beaucoup de goût & de
 génie pour les Langues , & entendoit bien la
 Poésie Françoise. Il a paru quelques Pièces
 de lui dans vôtre Journal.



SONET sur la Société Littéraire établie à
Genève l'An 1735.

Rempli d'un Zèle Académique,
Pour mieux ferrer nôtre union,
Que chacun, à l'envi, s'applique
A se faire un Goût sûr & bon *.
Que chez nous la saine Critique
Excite l'Emulation ** :
Qu'en nos Discours le Sel Atique
Vienne assaisonner la Raïson.
Surtout, que l'utile culture
Du Vrai, puisé dans la Nature,

Règle

* Il me semble que le Goût a des Principes fixes & invariables ; qu'il est le même dans tous les tems & chez toutes les Nations. C'est un sentiment naturel de l'Âme, par lequel on aperçoit & l'on distingue le bon & le beau & leurs divers degrés. L'art & l'exercice peuvent le perfectionner, mais ils ne le donent pas. Certains Auteurs, à force de subtiliser, le réduisent à rien ; d'autres le font dépendre de la Cabale, du Caprice & de la Mode.

** Il faut distinguer l'Emulation de l'Envie. L'une prend plaisir à exciter les talens & à étendre les progrès des Arts & des Sciences. L'autre se plaît à étouffer le génie des autres, à flétrir leur esprit & leurs productions. Elle ressemble à de vils Insectes, qui ne se nourrissent que de fange & de limon.

Règle & façon nos Esprits :
 Oui, le Dieu de la double Cime,
 A ce prix nous promet l'estime,
 Qu'il réserve à ses Favoris.

Le Sonet que l'on vient de lire fut fait par feu M. BARDIN, Docteur en Médecine, dont on voit un court éloge dans le *Journal Helvétique* du Mois de Mai 1747. Cet Eloge ne le flatte point : Il étoit en effet tel qu'on le dépeint, éclairé sans pédanterie, vertueux sans grimace, aimant & pratiquant la Religion sans fanatisme, trop plein de candeur pour déguiser ses sentimens; heureusement ses sentimens étoient droits & conformes à la Vérité & à la Justice. Il ne cherchoit de recommandation que celle que donne le mérite. Enemi des Charlatans & de la Cabale, il ne lui manquoit, pour être plus employé, que d'avoir l'art de faire mieux valoir ses Talens & ses Connoissances. Il n'étoit pas de ces Empiriques, qui semblent avoir le don de nous rendre immortels, par les qualités merveilleuses qu'ils attribuent à leurs Remèdes.





P E N S E E S

SUR LES CONVOIS FUNÈBRÉS.

IL y a dans le *Journal Helvétique* du Mois de Mai dernier, un Ouvrage qui a pour Titre, *Réflexions sur les Honeurs que l'on rend aux Morts*. L'Auteur y combat, par des raisons solides, un Préjugé, d'autant plus difficile à déraciner, qu'il paroît prendre sa source dans la Nature, & qu'il nous est transmis par un Usage religieux de bien des Siècles. Les sages Réflexions de l'Anonime doivent faire une vive impression sur l'Esprit du Lecteur, parce qu'elles tendent à l'avantage & au bien de la Société, soit en abrégant le cours d'une tristesse vraie ou simulée, soit en donnant la liberté à chacun de paroître, après le décès de ses proches, dans son état naturel; soit encore en supprimant les dépenses que les Parens sont obligés de faire, pour se conformer à un Usage aussi respecté.

Je me flate que ce judicieux Ecrivain voudra bien me permettre de faire Cause commune avec lui, & de lui communiquer quelques Idées sur ce sujet.

Il est quelques fois avantageux de remonter

ter aux sources d'un abus, pour le saper par les fondemens avec plus de succès. La plupart des anciens Etablissemens ont une origine simple & naturelle, & des causes qui sont louables en elles mêmes; mais il arrive souvent, que le Temps, ce Corrupteur inexorable, altère insensiblement leurs éfets, & les rend oposés au but, qu'on s'étoit proposé d'abord. Les Homes s'éclaircent, épurent leurs Idées, à proportion du progrès que font les Sciences: Cela produit des changemens, qui influent sur les Mœurs, sur les Manières & sur les Coutumes des Peuples.

Un Fils respectueux & reconnoissant, pénétré d'une juste tristesse par la perte d'un Père tendre & bienfaisant, laissa éclater publiquement ses regrets, par toutes les démonstrations que la situation de son Ame lui suggéra; demême une Epouse envers un Epoux qui lui avoit fait un heureux sort; ainsi une Nation envers un Prince qui, par la bonté de son Cœur, par la justice de ses Ordonances, & par la supériorité de ses Talens avoit assuré la paix dans ses Etats & fait le bonheur de ses Peuples. Tous les Homes sont Admirateurs de la Vertu & aiment la Reconnoissance: Ce sont ces deux sentimens qui ont rendu, dans la suite des tems, l'usage des Couvois funèbres general; & de Génération

tion

tion en Génération , l'on enchérit sur ses Prédécesseurs , & l'on fit enfin , d un témoignage d'attachement & de gratitude , un objet de luxe & d'ostentation.

On ne peut qu'être vivement touché par ce penchant au bien, qui nous porte à estimer la Vertu , lors même que nous ne pouvons la pratiquer ; & la reconnoissance est un hommage que nous lui rendons , trop juste pour que l'on puisse se résoudre à effacer ce qui nous en retrace l'idée. Il n'est pas surprenant que les Hommes aient poussé aussi loin les témoignages de leurs sentimens envers leurs Bienfaiteurs, en faisant paroître d'une manière éclatante leur affliction dans cette Cérémonie, en conservant la mémoire de leurs actions , & en les proposant pour modèles à la Postérité ; mais ils sont tombés dans un abus dangereux lorsqu'ils ont rendu des honneurs à leurs Cadavres.

L'origine de bien des Préjugés est souvent venue de ce que l'on a confondu le Moral avec le Physique , les Causes avec leurs Effets , le Premier Mobile avec l'Organe dont il se sert pour arriver à son but. Cela paroît entr'autres dans cette occasion , où l'on récompense injustement le Corps du bien que l'Âme a opéré par son moyen. C'est la partie qui ordonne & qui dirige , qui doit avoir tout

tout l'honneur du succès. Les Hommes sont si convaincus de la solidité de ce Principe, qu'ils attribuent toujours au Général la principale gloire du gain d'une Bataille. Ainsi, dès qu'un Corps est dépouillé de l'Âme qui l'animoit, il ne mérite plus notre vénération & nos sentimens; nous devons au contraire le regarder come un tas de poussière & de limon, & imiter à son égard le Marin, qui jette le Cadavre de son Amiral dans la Mer, & inscrit ses Actions dans le Journal. Par là, il est débarassé du soin de ses Funérailles & conserve également la mémoire d'un bon Patriote. L'Historien pourra donc éterniser les Jugemens équitables du Magistrat; le Fils pourra retracer dans sa Famille, les bontés du meilleur des Pères en les imitant; l'Épouse pourra chérir la mémoire de celui qui faisoit la douceur de ses jours, sans que ces justes sentimens s'oposent à l'humble retour de cette portion de matière dans son premier état, & sans qu'ils nous autorisent à les ternir par une vaine ostentation.

Ce qui a encore contribué à entretenir les Peuples dans cette illusion, c'est la confiance que l'on met chez les Catholiques Romains dans l'efficacité des Prières pour les Morts. Cette opinion les engageoit à inviter tous leurs Parens, leurs Amis, leurs Voisins à venir

venir intercéder pour le repos de l'Ame du Défunt. Chacun se joignoit au Convoi, assistoit au Service Divin, & après l'Inhumation, l'on se rendoit, en suivant le même ordre, dans la Maison d'où l'on étoit parti, où l'on recevoit des remerciemens de l'intérêt que l'on prenoit au bonheur de son Ame. L'Enterrement du Corps n'étoit qu'une occasion que l'on faisoit, pour prier en faveur de l'Ame. Depuis que nous ne reconnoissons plus l'Autorité de l'Eglise Romaine, cette Cérémonie est devenue inutile; il paroît même qu'on doit l'anéantir, come le reste d'une Religion, qui n'est plus en vogue parmi nous. L'on pourra en même tems contribuer au bon ordre, par un établissement qui ne peut qu'être avantageux à la Société, en ordonnant aux plus près Parens ou aux Voisins, ou enfin à ceux qui ont assisté un mourant dans ses derniers instans, de déclarer à deux personnes préposées sous serment, qu'un tel est mort en tel lieu, afin qu'on puisse enrégistrer son décès, le visiter, & s'assurer par là, qu'il a fini ses jours d'une façon naturelle: Ces précautions prolongeront peut-être la vie de plusieurs individus & leveront l'inconvénient d'un Ensevelissement nocturne ou sans bruit

Cet appareil lugubre ne viendroit pas aug-

E

menter

menter nôtre perte , en nourrissant une tristesse , qui peut perdre sa force , sans afoiblir chez nous un sentiment de gratitude. Dailleurs la Nature s'est assés amplement chargée du soin de nous doner de l'horreur pour la mort, sans que nous aïons besoin d'y supléeer par le sérieux de cette Cérémonie.

Au prémier abord , il semble qu'un tel aspect peut engager l'Home à faire un retour sur lui même , qui le détermine à redresser ses Mœurs & à se disposer à une fin convenable; mais ignore-t-on qu'un remède trop fréquemment réitéré devient inutile ? Ignore-t-on que rien n'est plus insensible qu'un vieux Hôpitalier acoutumé à voir souffrir & mourir à chaque instant ? Ignore-t-on que les Homes ne sont frappés & saisis que par des objets nouveaux & extraordinaires , qui ébranlent assés l'Ame pour lui doner la faculté de réfléchir sérieusement & pour la disposer à un changement de Principe ?

Réformer de tels abus chez les Homes c'est les enrichir doublement , puisque d'un coté l'on éclaire leur Esprit , en le dégageant de ses préjugés , & de l'autre l'on renferme leurs dépenses dans de plus étroites bornes , & l'on augmente ainsi des ressources , qui doivent être réservées pour des besoins plus pressans & qui, chez les personnes opulentes, pourroient être destinées à soulager les Pauvres.

N I O N.

Nous avons promis le Mois dernier de faire conoitre les Discours que M. le Professeur BERTRAND a prononcé, en sa qualité de Rec-teur du Colège de NEUCHÂTEL, lors des Pro-motions publiques de ce Colège. Pour satisfaire à cette promesse, nous comencerons par doner ce Mois, celui qu'il fit en Avril 1758 sur l'His-toire du Comté de Neuchâtel. Il est d'autant plus à sa place d'insérer ici ce Morceau, tel qu'il a été prononcé, qu'il se trouve extrêmement dé-figuré dans l'Année Littéraire, où M. FRERON a jugé à propos de le publier, sans la participa-tion de l'Auteur.

D I S C O U R S
sur l'HISTOIRE DU COMTE' DE
NEUCHATEL.

M E S S I E U R S ,

LA variété, que l'Histoire présente, a tou-jours flaté la curiosité des Homes. Dans cette foule de faits intéressans, de révolu-tions surprenantes, de bouleversemens im-prévus, chacun trouve quelque chose, qui

a du raport à son goût, à son humeur, ou à sa vocation. Que dirons nous, MESSIEURS, du Citoïen, qui lit avec quelque soin l'Histoire de sa Patrie? Avec quelle avidité ne doit-il pas parcourir ces Volumes, qui lui aprennent des choses, qui le touchent de près, & qui sont utiles à sa Famille, à ses Enfans, ou qui le feront à sa Postérité? Avec quel plaisir ne voit-il pas l'agrandissement d'un Pais, que l'habitude, le préjugé, la nature, & le devoir lui rendent si cher? Châque révolution le tient en suspens, & sa joie est beaucoup plus vive, lorsqu'il voit enfin que cet Etat est heureusement parvenu au point, où il desiroit.

Apellé à parler aujourd'hui devant vous, MESSIEURS, dans une Cérémonie nouvelle, pour cette Ville, le desir d'être utile, selon mon devoir, à une Jeunesse, au bien de laquelle je me consacrai par inclination, m'a fait surmonter tous les scrupules, que m'inspiroient la défiance de moi même.

Le choix & le mérite de la matière suppléeront aux défauts de l'Orateur. C'est de l'Histoire de ce Pais, dont j'ai dessein, MESSIEURS, de vous entretenir. Vous y verrés vos avantages sur les Peuples, qui ont été autrefois sous la même domination que vous, & comparant le présent, avec le passé,
vous

vous sentirés mieux le bonheur , dont vous jouiffés.

Malgré la situation avantageufe de ce Pais, il ne paroît pas , que l'on doive aller chercher bien loin les premières Colonies , qui l'habitèrent. Quelques Siècles avant l'Ere Chrétienne c'étoit un Lac, entouré de Montagnes , couvertes de Bois *. Les Romains , jaloux de leur grandeur , & près de fucomber sous leur propre puiffance , trouvèrent dans ces Lieux des Postes propres à être fortifiés , pour arrêter les incursions , que les *Germaines* & d'autres Barbares faisoient dans leur Empire. C'est là , où il faut chercher le nom de cette Ville. Les *Castra* des

E 3

Ro-

* Il est des Ecrivains , qui suposent que *Noidemolex* , étoit une des douze Villes , que les *Hélvétiens* brûlèrent , lors qu'ennuiés de leur Pais , ils formerent le dessein de le quitter. Repouffés par *JULES-CESAR* , obligés de rétablir leurs Maisons détruites , ils bâtirent un peu plus à l'*Occident* On donna à cette nouvelle Ville le nom de *Novum-Castrum* , nouveau Château , nouvelle Forteresse. La Tradition du Pais soutient , que *JULES-CESAR* a fait construire une Tour , qui se trouve maintenant au milieu de la Ville. Elle devoit servir à garder un passage assez étroit , entre le Lac & les hauteurs , qui l'entourent. On ne conçoit guère pourquoi on n'auroit pas choisi un terrain plus élevé , & qui ne fut pas comandé de toutes parts.

Romains, n'étoient autre chose, que des Camps fixes & fortifiés, dans lesquels on plaçoit une, ou plusieurs Légions, pour garder les Frontières de l'Empire. Le nom Grec latinisé *, qu'on lui a doné, est une invention moderne, qui ne se trouve dans aucun ancien document. On doit raporter à la même origine le Fauxbourg du *Landeron*, qui porta dans la suite le nom de *Nereu*, peut-être celui de l'Empereur *NERON* **.

Les *Bourguignons* *** inondèrent la *Gaule* en 417. Après un Siècle s'établit le Roïaume (a), auquel ils donèrent leur nom, & avec lui la Religion Chrétienne. Retardée dans ses progrès par bien des obstacles, cette Doctrine céleste ne triompha entièrement dans ces lieux de la Superstition & de l'Idolatrie des Païens, que vers le dixième Siècle. *BERTHE* Reine de *Bourgogne*, contribua beaucoup à l'afermir, en fondant diverses Eglises (b), du nombre desquelles fut la Col-

* *Neocomum*.

** On parle d'un autre *Castrum* dans le *Val-de-Ruz*, peut-être n'exista-t-il jamais.

*** Originiairement *Vandales*; ces Peuples tirèrent leur nom d'une multitude de Châteaux, qu'ils bâtirent dans les lieux, où ils se fixèrent: C'est ce que signifie *Burg*.

(a) 510. (b) 936.

légiale de cette Ville & deux Monastères, placés tout près du Temple *.

Le onzième Siècle, funeste d'abord à ces lieux, fut ensuite le période du commencement de son bonheur. CONRAD II, affermi sur le Trône de *Bourgogne*, donna ce Pais à ULRICH, Comte d'*Hasenberg* (c). Quoique fixé dans son Château de *Fenis*, le nouveau Baron de *Neuchâtel*, rebatit cette Ville (d), qui avoit été ruinée pendant les Guerres, qui s'étoient élevées au sujet de la Succession.

Un Pais inculte, défriché par les *Romains*, envahi par des Barbares, en proie à leur inconstance & à leur cruauté; mais éclairé de la pure Lumière de l'Évangile, se voit enfin sous la protection d'un Prince puissant par lui même. Les Forêts disparoissent, les Rives du Lac se couvrent de Villages agréables. La Famille de *Neuchâtel* fournit dès lors des Chefs à l'Église de ces lieux. CUNO, Frère de RODOLPHE **, parvient au Siège Episcopal de *Lausanne* (e). RODOLPHE se

* Quoique l'on ait voulu révoquer en doute tout ce que l'on raporte de cette Princesse, la Tradition & la plupart des Manuscrits me paroissent suffisans pour apuier ce que l'on en dit ici. Il faut avouer cependant, que l'Histoire de ces premiers tems est assés obscure.

(c) 1034. (d) 1035.

** Baron de *Neuchâtel* après ULRICH son Père.

(e) 1070.

croïse, il meurt (*f*), & le Siècle, qui commence, voit un nouveau Chef de cet Etat.

Neuchâtel, heureuse dans le malheur des autres Peuples, reçoit dans ses Murs le Comte ULRICH II *, chassé de *Féris* par un tremblement de Terre, plus dangereux dans ces marécages.

Déjà les Colines ne sont plus capables de contenir les Habitans. La nécessité les oblige à aller chercher des demeures, le croiroit-on, dans les Forêts mêmes & sur les Rochers, leur industrie leur en procure d'agréables.

BERTHOUD obtient de son Frère RODOLPHE II, la Seigneurie de *Valangin* (*g*): On fonde des Villes (*h*) dans le *Val de Ruz* **, L'Abaie de *Fontaine-André* y est érigée: Le Village de *Fontaine* en est une suite: Le Château de *Valangin* est le Domicile des nouveaux Seigneurs.

L'Eglise de *Neuchâtel* étoit déjà nombreuse,

(*f*) 1096.

* Fils de RODOLPHE I,

(*g*) 1132. (*h*) 1139.

** *Vallée de RAOUL* ou de RODOLPHE. D'anciens Titres lui donent encore le nom de *Rudolfsthal*. On y batit la *Bonne-Ville*, où l'Evêque de *Bâle* se retira en 1301, après que le Comte RODOLPHE eut défait son Armée. La Ville fut prise & rasée, & les Habitans se retirèrent à cinq lieues de là, dans des Terres qui appartenoient à l'Evêque. Us batirent la *Neuve-Ville*, autrement la *Bonneville*.

L'Évêque de *Lausanne* y établit des Chanoines (i), sur la fin du douzième Siècle. Les Sujets, chargés encore de tailles, à la volonté de leurs Souverains trop despotiques, voient la naissance de leurs Franchises. On convient de cinq cas, où ils pouroient exiger de nouvelles Contributions*.

La Maison de *Zehringen* étoit alors dans son plus grand lustre : Monument éternel de l'inconstance des grandeurs humaines, des horreurs, que l'envie peut produire, de la honte de tous ces petits Tyrans, qui possédoient les Pais voisins : On vit périr dans un jour toute l'espérance d'une illustre Maison. Le Poison enleva tous les Enfans de BERCHTOLD V. à jamais célèbre par la fondation d'une Ville, qui par sa sagesse est devenue la plus puissante République de la *Suisse*. ULRICH II. Allié dans cette Famille, plaignit les malheurs de l'infortuné Duc; il auroit voulu pouvoir les adoucir & les venger. La Maison d'ULRICH fleurit, tandis que ceux, qui avoient trempé dans ce complot détestable, périrent misérablement.

(i) 1180.

* Les cinq *Aides*, quand le Seigneur faisoit un Voïage, au delà de la Mer; quand il marioit ses Filles; quand il étoit fait Prisonnier; quand il achetoit de nouvelles Terres; & quand on le créoit Chevalier,

Comencerons-nous ce Siècle par rapporter des infamies, come nous avons fini le précédent, en racontant les plus noires trahisons ? Ici j'aperçois des preuves bien frappantes de la corruption du Clergé de ces tems là. Une aventure, qui couvrit de honte la Famille du Comte, délivra ces lieux des Moines & des Religieuses de l'un & de l'autre Monastère, & leurs Revenus passèrent aux Chanoines*.

Mais atachons nous à des traits moins criminels, & plus intéressans. Les Bourgeois de *Neuchâtel* font encore un pas vers leur liberté. On leur remet l'Administration de la Police. C'est là, MESSIEURS, l'origine de ces Magistrats**, aujourd'hui si distingués par leur prudence, & par leur zèle pour le bien public; de ces Magistrats, qui honorent cet Exercice de leur présence. Ainsi des

* La Fille du Comte, Abeffe des *Urselines*, devint enceinte de l'Abé des Moines blancs. Cette Histoire, que l'on trouve cependant dans quelques Manuscrits, ne paroît pas bien établie. Les Franchises de Boudri permettent aux Magistrats de vendre à qui il leur plait le droit de Bourgeoisie de leur Ville, excepté, y est il dit, aux *Bourguignons* & aux *Moines blancs*. Cette exception pouroit être fondée sur cette aventure.

** Messieurs les QUATRE-MINISTRES, établis en 1214.

Etablifsemens, foibles dans leur origine, parviennent avec le tems à leur perfection.

L'Etat s'agrandit sous BERCHTOLD ; il échangea le *Val de Travers* contre d'autres Terres (k). Il bâtit le Château de *Neûchâtel* (l). La Seigneurie de *Valangin* fût réunie au Domaine (m) ; mais ULRICH, Frère du Comte, la reprit aux mêmes conditions. Deux fois cette Ville fut brulée, & deux fois elle fut rétablie, par l'industrie des Habitans, fecourus par la bonté compatiffante de leurs Seigneurs. On trouve dans ce tems là, la Dédicace d'une Eglife, peut-être est-ce celle de l'Hôpital.

RODOLPHE V. * se procura une puiffante protection, en reprenant son Comté en Fief de *Jean de Châlons* (n), qui en fit lui même hommage à l'Empereur : Delà les droits de la Maison de *Châlons*, sur ce Pais ; delà encore, ceux de l'auguste Maison de BRANDEBOURG, à laquelle il est maintenant fournis.

Les Montagnes se peulent au comencement du XIV Siécle (o). Les Comtes s'allient pour la première fois avec l'Etat de

(k) 1218. (l) 1250. (m) 1248.

* L'Empereur Rodolphe assiégeoit *Berne*, à la tête de 30000 Homes, & il avoit des pretensions sur le *Pais-de-Vaud*, & sur le Comté de *Neûchâtel*. Le Comte embarassé, se procura la protection de JEAN DE CHALONS, qui étoit très puiffant à la Cour.

(n) 1288. (o) 1303.

Berne (p). Un Siècle après sa fondation, *Berne*, constamment gouvernée par des Magistrats éclairés, començoit à mériter cette réputation de sagesse, qui la caractérise de nos jours. RODOLPHE, toujours grand, termina son règne, par deux traits dignes de ses comencemens. Il aquit la Souveraineté du Pais (q), qui apartenoit à l'Empereur, & las enfin des fatigues du Gouvernement, il remit à son Fils (r) un Etat, qu'il avoit rendu plus florissant.

La conduite du Père ofroit un trop beau modèle au Fils, pour qu'il n'en profitat pas. LOUIS augmenta son Comté dans le *Val-de-Ruz* & au *Landeron*. Il termina heureusement la première, & la seule Guerre, que cet Etat ait eue avec la République de *Berne*.

LOUIS s'atacha avec succès aux Belles-Lettres, dans un Siècle, où elles étoient si négligées, qu'il étoit presque honteux de s'y apliquer.

Une Famille aussi constamment heureuse, que celle qui gouvernoit cet Etat, depuis plus de quatre Siècles, ne devoit jamais, ce semble, voir la fin de son bonheur. JEAN, Fils unique du Comte LOUIS, mourut Prisonier en *Alsace* (s). Son Père ne songea plus

qu'à la mort. ISABELLE, Veuve du Comte de *Nidau*, vint pour consoler son Père, & pour gouverner l'Etat. Occupé d'idées mélancoliques, ce Prince fit construire le Tombeau, qui existe encore aujourd'hui, & qui servit bien-tôt à sa sépulture.

Supérieure à bien des Homes de son tems, ISABELLE sût conserver ses Etats, contre une foule d'envieux. JEAN, Comte d'*Arberg*, & Seigneur de *Valangin*, fut forcé de lui rendre hommage. Tout lui réussit, mais elle mourut sans Enfans (t), & son plus grand chagrin fut de laisser sa Succession à ceux de sa Sœur. Ainsi finit la Maison de *Neuchâtel*, qui vit naître cet Etat, qui le vit s'agrandir, sans cependant être témoin de son plus grand éclat.

Que d'événemens dans le Siècle que nous començons! Quelle multitude de faits intéressans, sous les deux Princes de la Maison de *Fribourg*! Je crains, MESSIEURS, d'abuser de vôtre patience. Je vais abréger un Discours, peut-être déjà trop long.

CONRARD (u), Comte de *Fribourg*, étoit Fils de VARENNE, Sœur d'ISABELLE. Peu instruit dans l'art de gouverner, ce Prince ne fut pas s'atacher ses Sujets. Ses prétensions injustes obligèrent les Bourgeois de *Neuchâtel*, à

(t) 1395. (u) 1406.

rechercher l'Alliance de la Ville de *Berne*. Dès lors, toujours étroitement unies, les deux Villes furent fidèles aux devoirs de leur Combourgeoisie. Etats heureux, que l'ambition, ou la jalousie ne purent jamais désunir!

Une excellente Education, qui devoit toujours être celle des Princes, procura à *JEAN de Fribourg* un bonheur, dont son Père n'avoit jamais joui. Il sût regagner l'affection de ses Sujets. Juste, vertueux, équitable & savant, il montra, d'une manière frappante, les avantages, que les Sciences peuvent procurer. L'Empereur *FREDERIC* l'honora de sa confiance. Il entra dans l'Alliance, que quelques Cantons firent avec *LOUIS*, Dauphin de *France*, après la fameuse Bataille de *S. Jaques*, où les Habitans de ce Pais se distinguèrent avec leurs Confédérés*.

Au milieu du quinzisième Siècle, un Incendie réduisit cette Ville en cendres (x), & causa quelques contestations entre le Prince & ses Sujets. Le premier ne se démentit pas,

* Ce fait se trouve dans trois Manuscrits. Si l'on a quelques raisons de douter, qu'il y ait eu des *Neuchatelois* à la Bataille de *St Jaques*, dumoins on ne peut pas contester, qu'ils n'aient été compris dans l'Alliance, qui suivit cette fameuse Journée. Cette Pacification fut faite à *Eiſsheim* en 1444, avec tous les *Suiſſes* & tous leurs Alliés.

(x) 1450.

il acorda un nouvel Acte de Franchises, à la place de ceux, qui avoient été la proie des flammes. Dès lors le premier Officier du Prince eut droit de siéger au Conseil (y), que l'on trouve déjà établi, sous le Règne précédent. Le Comte mourut généralement regretté, après avoir assuré son état à RODOLPHE d'*Hochberg*, Petit-Fils d'ANNE, seconde Sœur de la Comtesse ISABELLE.

Malgré les opositions réitérées du Comte de *Châlons*, RODOLPHE, chéri de ses nouveaux Sujets, prit possession de la Souveraineté. Ce Prince vertueux & pacifique eut d'abord des liaisons avec CHARLES *le hardi*, Duc de *Bourgogne*. Suspect aux Cantons, sa candeur le tira d'un pas assez difficile *. Il vécut à *Berne* pendant toute la Guerre. On voioit revivre ce génie de la Nation, obscurci par une longue Paix. Toute la *Suisse* ne respiroit que pour les Armes: Tout y étoit guerrier. C'est à ces tems qu'on doit rapporter l'origine de diverses Sociétés militaires de cette Ville. On y vit passer l'Armée des Confédérés (z), qui marchoit à la Victoire.

PHILIPPE d'*Hochberg* illustra sa Maison, en s'aliant avec celle de *France*. Il figura dès

(y) 1451.

* Les Cantons paroissoient disposés à s'emparer de ses Etats.

(z) 2. Mai 1476.

lors parmi les Princes Souverains. Cependant il meurt, & son Etat passe entre les mains de JEANNE, sa Fille unique (a). Ainsi une puissante Maison ne parvient souvent au plus haut point de la grandeur, que pour s'éteindre tout d'un coup: Come ces Feux que l'art inventa pour les plaisirs des Homes, & qui ne jettent une flame plus vive, que pour anoncer leur fin prochaine.

Naissance, jeunesse, beauté, richesses, tout devoit procurer à JEANNE d'*Hochberg* une foule d'Amans. Les liaisons du Sang, la convenance, & l'inclination déterminèrent la Comtesse à doner sa main à LOUIS d'*Orléans*, Duc de *Longueville* (b). Ce Mariage la priva pendant long-tems de son Comté. Les Suisses s'en emparèrent dans la Guerre, qu'ils eurent avec LOUIS XII. Ils en furent Souverains jusques à l'année 1529.

Cette année vit luire dans ces lieux la lumière de l'Évangile, rétablie dans sa pureté. FAREL en fit briller les premières étincelles, & la bienheureuse Réformation fut établie le 23. Octobre 1530. Le Clergé abusoit dès long tems de sa trop grande puissance. Dès long tems on avoit cherché, mais en vain, à remédier aux abus, qui l'avoilissoient. Le honteux trafic des Indulgences ouvrit les

(a) 1503.

yeux de tout le monde. Les Ouvrages de LUTHER parurent, & une partie de l'Europe se sépara de la Comunion de Rome. Depuis cette époque, la pure Doctrine est prêchée au milieu de vous par des Ministres, qui ont rendu la Religion recommandable par leur savoir & par leurs mœurs. C'est dans ces Temples, consacrés à la Vérité, que vous l'entendez chaque jour proposer avec force.

FRANÇOIS de Longueville succéda à son Aieule JEANNE d'Hochberg. Ce Prince, allié avec la Maison de France, & avec la Reine d'Angleterre, vit à peine ses Sujets, pendant un Règne de huit ans. Il étoit Ami des Lettres & capable de discerner le mérite. Il mourut sans Enfans, & LEONARD de Longueville*, Marquis de Rothelin, hérita ce Pais.

Passons plus rapidement sur les Princes, qui vont suivre. Les bornes de ce Discours ne me permettent pas de m'étendre autant, que le sujet le demanderoit. Tout le monde fait que l'Auguste Maison d'Orleans fit le bonheur des Sujets qui lui obéirent; & Personne n'ignore, que ce Pais tira de grands avantages de la domination des Princes François. Cet Etat fut dès lors soumis successivement

* Fils aîné de FRANÇOIS, Marquis de Rothelin, Oncle du feu Comte, qui lui avoit contesté la Souveraineté.

à six Princes de cette Maison. L'indivisibilité de la Souveraineté, défendue avec courage par les Etats du Pais, fut bien reconue sous LEONARD (c).

HENRI I. perdit la vie (d) au milieu des honneurs & de la joie. Il fut tué, par accident, d'un coup de Mousquet, dans une Salve faite à son entrée à *Dourlens*. HENRI II. célèbre par les Comissions, dont l'honneur LOUIS XIII. assura l'indépendance, déjà reconue, des Princes de ce Pais, par les Titres, qu'il prit à la Paix de Munster (e). Ses deux Fils lui succédèrent; l'Ainé céda ses droits au Cadet; mais la mort de celui-ci força le premier de les reprendre. Bientôt il laissa lui même le Gouvernement à MARIE, Epouse du Duc de NEMOURS (f), Princesse illustre, qui n'eut aucune des foiblesses de son Sexe. Elle fut la dernière de cette Maison. Bien différent des autres Etats Souverains, celui ci voioit changer ses Princes, lors que leur Vertu sembloit mériter l'Immortalité.

C'est alors que les Etats du Pais se donèrent à l'Auguste Maison de BRANDEBOURG (g), en reconnoissant ses droits à la Succession de cette Souveraineté, mouvante de la Maison de *Châlons*. C'étoit la seule, qui pouvoit

(c) 1551. (d) 1595. (e) 1643. (f) 1694.
(g) 1707.

réparer leur perte. Dès lors elle a régné, & dès lors on a vû fleurir dans ces lieux, la paix, la justice, l'abondance, & le bonheur. N'attendés pas, MESSIEURS, que j'entre dans le détail des événemens de ce Siècle. Ils vous sont connus, & je dois finir. FREDERIC I. comença son Règne par des libéralités dignes d'un grand Prince. FREDERIC II monta sur le Trône en 1713. Il réunit au Domaine la moitié de la Seigneurie de *Travers*. Il mourut en 1740.

Je n'entreprendrai pas non plus de célébrer FREDERIC LE GRAND, ce Monarque, qui fixe les yeux de l'Europe étonnée. Quand j'aurois l'Eloquence des plus grands Panégyristes, devrois-je l'emploier à de vains éloges, que le HEROS DU NORD a prit, il y a long-tems, à mépriser. Que les Faits parlent, MESSIEURS : La Renommée les consacra pour jamais dans le Temple de Mémoire. Puisse une heureuse Paix assurer au Monarque Vainqueur un repos, que son vaste génie saura employer au bonheur de ses Peuples.

Qu'il est agréable pour nous, MESSIEURS, de contempler ce que nous sommes, & ce que sont nos Voisins ; de comparer nôtre état présent avec le passé. Ailleurs j'aperçois la Guerre & toutes ces horreurs : Ici l'on jouit de la Paix & de toutes ses douceurs. Là on éprou-

ve la difette, l'inquiétude & le trouble : Ici l'on goute les biens de l'abondance, de la tranquillité & du bonheur. Là l'Industrie découragée, les Arts languiffans, les Terres en friche : Ici l'Industrie soutenue, les Arts en vigueur, les Terres les plus ingrates devenues fertiles, le Commerce florissant.

Ce Pais autrefois inculte & desert, est aujourd'hui fertile, & rempli d'Habitans : Une Terre ingrate, des Rochers stériles, des Forêts sauvages, -font changés en Guérets fertiles, en Vignes excellentes, en Maisons agréables. Ce Lac, qui ne servoit autrefois qu'à la comodité des sauvages Hôtes de ces bois, devient aujourd'hui un secours pour le Commerce. Les Habitans asservis à l'autorité arbitraire de leurs Souverains, ensevelis dans la pauvreté, dans l'ignorance & dans l'oubli, aujourd'hui libres plus qu'aucun Peuple du monde, opulens, industriels, leurs Ouvrages, en divers genres, passent jusques aux lieux les plus reculés. Que' de traits pour le plus riant des Tableaux ! Bénissons la Providence, qui nous a procuré la liberté, la paix, & tous les biens qu'elles ont à leur suite. Quel avantage nous manque-t-il, MESSIEURS, si à ce Génie inventif, à cet Esprit de politesse, de prévenance, & de douceur, nous favions ajouter ceux, que les Sciences donent toujours. Ce Pais a produit, il pré-

sente encore aujourd'hui des Persones distinguées par leur savoir, dont l'exemple doit exciter les autres. Que ne peuvent pas les Sciences, aidées de l'Industrie, & protégées par la Liberté? Heureux cet âge, heureuse cette Génération, si elle voit se répandre ce goût si précieux.

Pasteurs vigilans, Magistrats éclairés, c'est vous qui pouvés procurer ce grand avantage. Vous le desirés sincérement, vous y travaillez avec ardeur. Puissent vos bones intentions produire les éfets desirés!

Aimable Jeunesse, Jeunesse chérie, qui ferez toujours le sujet de mes vœux, & l'objet de mes soins, c'est à vous à doner ce lustre à votre Patrie. C'est votre aplication, Mes chers Amis, c'est votre docilité, qui décidera de ce que doit être la Génération que vous formerés, & celle qui vous suivra. C'est à vous à profiter de ce tems précieux, de l'occasion favorable, de ces Etablissmens, que l'on fait pour vous rendre vertueux & éclairés. Puissent les soins de vos Supérieurs; puissent mes bones Intentions & mes éforts; puissent les travaux de vos Maitres n'être pas sans fruit! Veuille le Grand-Dieu & le Seigneur Jésus, à qui vous devés doner vos Cœurs & rapporter vos Etudes, bénir tous vos desseins & vous combler de toutes ses graces.

PENSÉES DIVERSES.

LICAS médit de moi , DAMON , je lui pardone ;
Un Auteur , sans discernement ,
Fait du tort à son jugement ,
Et ne fait de mal à perſone.

* * *

Un Ouvrage peut paroître long , quoique fort court , lorsqu'il eſt mal écrit , qu'il roule ſur des ſujets peu importans , ou peu agréables , ou qu'il contient plus de mots que de choſes ; au contraire un Ouvrage long peut paroître court , quand il eſt bien écrit , qu'il roule ſur des objets curieux , utiles ou intéreſſans , & qu'il contient plus de penſées que de paroles.

* * *

Les jeunes Ecrivains ſ'imaginent que de grands mots ſont de grandes penſées , qu'on eſt ſublime lorsqu'on ſe perd dans les nues , & qu'on eſt fort élevé quand on eſt monté ſur des échaffes.

* * *

Come les Libertins ſont les Bigots , les Bigots à leur tour ſont les Libertins ; les extrémités des deux partis opoſés ſe touchent ordinairement l'une l'autre.

* * *

Les uns soutiennent que tout est bien ; les autres que tout est mal : Ils ont également tort. On ne peut nier qu'il n'y ait dans le Monde du bien & du mal. *Lisbone*, abimée par un tremblement de Terre, est un mal physique ; les fureurs des Passions font un mal moral ; mais la Religion nous apprend que tout sera réparé.

* * *

Les jeunes Gens ont le brillant du Papillon, mais ils en ont aussi l'inconstance & la légèreté.

* * *

Le Système du fameux LAW, qui a paru à quelques personnes si blamable & si monstrueux, n'étoit point mauvais ni ridicule, dans l'état où étoit alors la *France*, abimée sous le fardeau de Dettes immenses. A un mal extraordinaire, il faloit un remède extraordinaire, & le projet de l'*Ecoffois* pouvoit seul débrouiller un cahos, où le plus puissant génie se perdoit. Mais ceux qui conoissoient & qui manioient tous les ressorts de la Machine, furent eux mêmes entraînés par la rapidité de son mouvement & ne purent l'arrêter, quand ils le voulurent, enforte que l'Etat fut ébranlé & les Fortunes des Particu-

liers, qui paroiffoient le mieux affermies, furent renverfées.

* * *

Les Gens timides penfent plus à conferver leur bien qu'à en aquerir; ils marchent lentement & ne veulent pas qu'on marche plus vite qu'eux: Leur marche eft plus sûre, mais ils font moins de chemin.

* * *

Jamais Rome n'a eu de fi beaux Efprits, que fur la fin de la République: La raifon en eft, qu'il y avoit encore affés de liberté parmi les Romains, pour doner de la force aux Efprits, & affés de luxe, pour doner de la politèffe & de l'agrément.

* * *

Celle qui n'aime qu'un Home à la fois fe done feulement, mais celle qui en aime plusieurs s'abandonne; & de cette forte de bien, come des autres, l'ufage eft honête & la difipation honteufe, dit S. EVREMOND.

* * *

Grands mots, qui n'exprimés que de petites chofes, féduirés vous toujous nos oreilles & nôtre imagination! Je crois voir un Géant, & ce n'eft qu'un Nain monté fur des échaffes.

* * *

On marque mieux le Sentiment par les faits & par les actions, que par les discours. Une Fille fort aimable, étant forcée par ses Parens d'épouser un Home très riche, mais qu'elle n'aimoit pas, sacrifia tout ce qu'elle avoit reçu de lui & même sa dot pour le tirer de Prison, où il avoit été mis pour dettes, après avoir perdu son bien. Elle lui procura ainsi la liberté, en se dépouillant de tout, & dit, que voulant avoir part à sa fortune & à sa prospérité, il étoit juste de prendre part à ses revers & à ses disgraces.

* * *

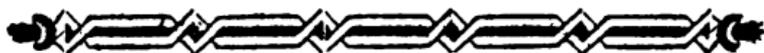
Une jeune Fille aiant épousé un vieux Mari, qui l'adoroit, non seulement lui sacrifia tous ses plaisirs, mais encore son Amant. Son Epoux l'aïant appris, lui fut si bon gré de ce sacrifice, qu'il ne négligeoit rien pour lui plaire & pour lui prouver sa tendresse. Etant tombé malade, il la fit venir auprès de son lit, & exigea d'elle qu'elle fit aprocher son Amant. Il prit les mains de l'un & de l'autre & les arrosant de ses larmes, il leur fit promettre de s'épouser après sa mort, voulant, dit-il, réunir ce que son amour pour sa Femme avoit séparé.

* * *

On quite sans peine ce que l'on possède sans plaisir.

* * *

Nous pensons, dit S. EVREMOND, plus fortement que nous ne nous exprimons. Il y a toujours une partie de nôtre pensée qui nous demeure; nous ne la comuniquons presque jamais pleinement, & c'est par un Esprit de pénétration, plus que par l'intelligence des paroles, que nous entrons tout à fait dans la conception des Auteurs.



IDÉE DE FREDERIC LE GRAND.

Vous donés vous, me dira-t-on, pour un autre APELLES? Non. Mais j'ai des yeux & une Ame. Il suffit. Je puis bien craïoner un Objet, que l'admiration & l'amour ont gravé dans mon Cœur.

Ici, le sublime nait du simple même, & la richesse du sujet dispense d'avoir du génie. Celui qui écrira le plus uniment l'Histoire de FREDERIC sera son plus sublime Panégiriste. Que cette Génération ne voie pas l'Histoire de FREDERIC! Cette Génération verra le Règne le plus long, le plus actif & le plus plein, qu'on ait jamais vû.

Poètes Liriques, laissés là l'Hiperbole; réservés la pour des sujets où la pompe des paroles est nécessaire.

Historiens, votre Prose sera toute poétique.

FREDERIC ne devra point son immortalité aux Poetes; les Historiens lui devront la leur.

Etrangers & Sujets, Enemis & Alliés, tous publient d'une comune voix, que FREDERIC est *Grand*. Il n'est pas le premier Prince, qui ait porté, ou mérité du moins ce titre de Distinction. Mais il est des grandeurs de divers genres. Réunir tous les genres de grandeur étoit le destin de FREDERIC. Non; jamais le Surnom de Grand n'a été si Grand; jamais la Majesté Roiale n'a eü tant de Majesté; & je prévois, qu'un jour on dira de l'Histoire de FREDERIC voici l'Histoire des grands Homes & des grands Princes.

MARC - AURELE étoit Grand: Il faisoit régner avec lui la Philosophie. La Philosophie sur le Trône doit s'atirer tous les regards. Ce Spectacle est si rare! Il est si difficile, que ceux qui peuvent beaucoup ne se donent pas tout ce qu'ils peuvent se doner! Un Roi Philosophe ne peut rien contre la Justice, & ne donne rien aux Passions.

CESAR étoit grand: Il savoit vaincre & écrire. Pour l'ordinaire, les Princes capables de s'imortaliser par des Exploits guerriers, dédaignent de briller parmi les Gens de Let-

tres. Cependant, le génie fôûmet, enchainé, captive les Cœurs ; la flamme & le fer ne subjuguent que les Homes.

TRAJAN étoit grand : Il mérita d'être appelé le plus humain de tous les Princes. Tout Prince qui lui ressemble fera reconnoître son Autorité pour Divine ; & malheur à l'ame atroce , qui ne dit pas d'un tel Prince, il est né pour régner ; quand sa naissance ne l'appelleroit pas au Trône , il seroit Roi , & le modèle des Rois.

Rapochés MARC-AURELE , CESAR & TRAJAN , joignés y les plus profonds Législateurs : Voilà nôtre Héros !

Un Prince est grand aux yeux de la Multitude , quand à la tête de ses Armées , il affronte la mort , come un simple Citôien , quand il donne le premier l'exemple du Dévouement , quand il montre à ses Peuples à quel point il faut aimer , & coment il faut servir la Patrie !

Un Prince est grand aux yeux du Philosophe, quand il encourage les grands Talens, & quand il cultive les siens propres , come si ce fut une Maxime d'Etat, que nul n'a mérité la Courone , s'il n'a mérité le Laurier.

Un Prince est grand aux yeux du Philosophe & de la Multitude , quand l'humanité l'accompagne jusques dans la fureur des Combats , quand il n'est terrible que malgré lui,

quand il honore de ses regrets le Sang qu'il est forcé de faire couler, même pour la sûreté de ses États.

Un Prince est grand aux yeux du Philosophe & de la Multitude, quand il se montre sensible à l'affection de tous ses Sujets, quand il se félicite lui même à proportion qu'il est chéri, quand tous ceux qui l'abordent éprouvent, que le Prince est Prince & remarquent également, que le Prince fait qu'il est Home.

Aux acclamations de la Multitude, de qui les Sens veulent être frappés, mais qui ne méconnoit pas toujours toute grandeur intérieure, se joignent donc pour nôtre Héros les suffrages du Philosophe, de qui l'Ame veut être satisfaite.

Voilà une idée de FREDERIC LE GRAND. Je pourrois l'étendre, mais je paroitrais m'ériger en Panégyriste. Je suis content de moi, si j'ai tracé une Idée. J'ai moins prétendu décrire toutes les Vertus Roïales de FREDERIC, que marquer ces Vertus Roïales, qui le font démêler dans la foule des Rois.

A la CHAUX DU M. le 15. Juillet 1759.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE ROIALE des Sciences & Belles Lettres de PRUSSE tint son Assemblée publique le 31 Mai dernier. Elle ajugea le Prix de Philosophie spéculative, proposé en 1757 sur la Question, *Quelle est l'influence réciproque des Opinions du Peuple sur le Langage, & du Langage sur les Opinions?* C'est M. J. David MICHAELIS Professeur de Philosophie & Membre de la Société Roiale de *Göttingue*, qui a remporté ce Prix.

Celui de la Classe de Philosophie expérimentale, déjà renvoié d'une année, auroit dû être ajugé celle ci; mais l'Académie n'ayant encore reçu aucune Pièce pleinement satisfaisante, c'étoit le cas d'abandonner la Question; cependant, vû son importance, l'Académie a jugé à propos d'accorder un dernier délai d'un an, en sorte que les Pièces devront être remises avant le 1 Janvier 1760. Il s'agit de

Déterminer si l'Arsenic, qui se trouve en grande quantité dans les Mines métalliques de divers genres, est le véritable principe des Métaux, ou bien si c'est une substance qui en naît & en sorte par voie d'excrétion: Ce qu'il faut établir par des Expériences solides & suffisamment réitérées.

La même Classe propose pour , l'année 1761 , cette nouvelle Question ;

Si tous les Etres vivans , tant du Règne animal , que du règne végétal , sortent d'un œuf fécondé par un germe , ou par une matière prolifique analogue au germe ?

Quelque parti qu'embrassent ceux qui travailleront à la solution de ce Problème , l'Académie exige , qu'ils confirment leur sentiment par de nouveaux Argumens & par de nouvelles Expériences.

MRS de la Société Roïale de CLERMONT en Auvergne ont rendu public en ces termes , un MEMOIRE *sur les Opérations économiques , faites dans le Digesteur de Papin.*

Ce n'est point une Découverte que nous anonçons au Public ; ce n'est pas un Siftème nouveau & particulier à nôtre Société ; ce n'est pas non plus une opération inutile , & dont tout le mérite soit restraint à faire honneur à l'imagination de celui qui l'a mise en œuvre.

Les travaux de nôtre Société aiant pour but principal , le bien public , nous nous apliquons non seulement aux Sciences & aux Arts , à la perfection de l'Agriculture & du Commerce , mais encore , à tout ce qui peut procurer l'aïssance à nos Conci-toïens , le soulagement aux misérables.

C'est dans le dessein de remplir une partie de ces engagements, & par la suite des projets œconomiques, qui lui sont propres, que M. QUERIAULT, nôtre ancien Secrétaire, proposâ le 12 Octobre 1758, à une Assemblée extraordinaire de nôtre Société, un moyen de pourvoir à peu de fraix à la subsistance des Pauvres.

Il dit, après Mrs PAPIN, NOLLET & POLINIÈRE, qu'on pouvoit facilement, dans la Machine conue sous le nom de Digesteur de Papin, faire avec des os, matière de pur rebut pour l'ordinaire, & une dépense d'ailleurs très-modique, une quantité de bouillons & de gelées suffisantes pour la nourriture d'un grand nombre de pauvres; & passant de cet avantage particulier, au bien général, que produiroit cette opération, il ajouta, que vû la quantité immense des os qui se perdent dans les grandes Villes, on pourroit en faire des Tablettes, qu'il seroit facile de conserver, & qu'on transporteroit au besoin dans toutes les parties où leur ressource seroit nécessaire.

Nous nous appliquâmes dès-lors à mettre en pratique les vues théoriques de notre Académicien, & pour ne pas paroître vouloir enlever à d'autres les louanges & l'estime qui leur sont dues, pour les tentatives qu'ils ont faites dans le même genre, nous avouons

avec

avec sincérité, que nous fumes instruits par M. l'Abé NOLLET, des premiers essais de M. MARESCOT, Chanoine de l'Eglise de Rouen; nous nous adressâmes à lui tant pour savoir la manière dont il opéroit, que pour nous informer des raisons, qui l'avoient engagé à discontinuer ses opérations & à n'en point faire part au Public.

La générosité de M. *Marescot* le porta à nous envoyer non seulement un précis de ses opérations, mais encore son Digesteur, qu'il nous a ensuite cédé.

Nous avons appris depuis par une Lettre de M. VœGEON Membre de l'Académie de Rouen, que c'étoit lui qui en 1753, avoit fait l'essai des bouillons d'os & qu'il avoit engagé M. *Marescot*, alors Curé, à se prêter à cette opération en faveur des pauvres de sa Paroisse.

Pendant ces premiers essais n'avoient eu aucune suite; on n'avoit point eu l'idée des Tablettes; le silence qui a régné, jusqu'à cette heure sur cette partie, en est une preuve suffisante.

Lorsque par des expériences réitérées, nous avons été convaincus & de la solidité de la théorie, & des grands avantages de l'exécution, nous avons crû que de pareilles observations étoient dignes de fixer l'attention des Ministres: Elles leur ont été communiquées &

& l'approbation dont le Ministre a honoré nos travaux en excitant notre reconnoissance , nous a fait redoubler nos efforts.

Enhardi par cette première démarche & plus encore par les succès de nos opérations, tant sur les Bouillons que sur les Tablettes, nous nous sommes enfin déterminé à les annoncer au Public & à exciter tous nos Compatriotes à profiter d'un usage économique, dont l'utilité nous a paru démontrée.

Nous avouons avec confiance que les bouillons & gelées d'os préparés dans le Digesteur, & plus encore les Tablettes qui en seront extraites, peuvent être employées avec succès & une dépense très modique, à la subsistance des pauvres, tant dans les Villes que dans les Campagnes les plus éloignées, au soulagement des Malades & même à des usages bien plus étendus, soit pour les Armées soit pour la Marine.

Nos expériences ne nous permettent point d'en douter, & M. de BAILLANVILLERS, Intendant de cette Province, qui nous a lui-même aidés & encouragés dans nos opérations, a été témoin de la facilité avec laquelle nous avons fourni, presque subitement, la soupe à un nombre très considérable d'Ouvriers, au moyen des Tablettes extraites par M. OZI notre Associé, qui s'est chargé de cette manipulation.

Quant à la modicité du prix, une pinte de bouillon ne reviendra pas à fix deniers. La manipulation des Tablettes exigeant plus de soin & un peu plus de dépense, leur prix augmentera à proportion, de manière cependant que sur cette grande quantité, la différence deviendroit très peu considérable.

Pourroit-on ne pas adopter un usage qui, à si peu de frais, rendra de si grands services à l'humanité ?

La seule vue du bien public a engagé notre Société Littéraire à tenter les opérations sur le Digesteur; ce même motif l'a portée à les rendre publiques, & quoique par cette démarche elle croie avoir satisfait à ses devoirs, elle continuera toujours avec le même zèle à s'occuper du soin de leur perfection.



LIVRES NOUVEAUX.

MELANGES de Littérature, d'Histoire & de Philosophie : Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée très considérablement par l'Auteur. 4 Vol. in 12. A Amsterdam, chez Zacharie CHATELAIN Imprimeur - Libraire.

Ce Recueil de quelques Ouvrages de M. D'ALEMBERT contient plusieurs Morceaux déjà connus. Tels sont le Discours Prélimi-

naire de l'Encyclopédie & la Préface du troisième Volume de ce Dictionnaire; l'Essai sur la Société des Gens de Lettres- & des Grands; les Eloges Académiques de M. BERNOULLI, de M. l'Abé TERRASSON, de M. le Président de MONTESQUIEU, avec l'Analyse de l'Esprit des Loix; celui de M. l'Abé MALLET & celui de M. DUMARSAIS; les Mémoires de CHRISTINE; le Discours de Réception de M. DALEMBERT à l'Académie Française, avec des Réflexions sur l'Elocution oratoire & sur le Stile en general; une Description abrégée du Gouvernement de Genève, & un Essai de Traduction de quelques Morceaux de *Tacite*.

La plupart de ces Pièces, déjà si goûtées & si dignes de l'attention du Public, ont été retouchées & ont aquis encore un nouveau degré de perfection.

Les Morceaux neufs, qui enrichissent cette nouvelle Edition, sont, des Réflexions sur les Eloges Académiques; une Réponse à M. ROUSSEAU, Citoyen de Genève, sur l'Article *Genève* de l'Encyclopédie; des Observations sur l'art de traduire; un Essai sur les Elémens de Philosophie ou sur les Principes des Connoissances humaines; des Réflexions sur l'usage & sur l'abus de la Philosophie en matière de Goût, sur l'abus de la Critique en matière de Religion; sur la liberté de la Musique.

DISSERTATION sur une Colonie Egiptienne établie aux Indes. Par M. Fréd. Sam. SCHMIDT, Correspondant de l'Académie R. des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de la Société des Antiquaires de Londres. A Berne, aux dépens de la SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE.

C'est une petite Brochure de 72 pages in 8vo. L'Auteur, déjà connu si avantageusement dans la République des Lettres par des connoissances sur l'Antiquité des plus rares à son âge, donc, dans cette Dissertation, de nouvelles marques d'une Erudition vaste & peu comune. Il prouve la réalité de l'établissement d'une Colonie Egiptienne aux Indes, par les noms des Dieux, par ceux des Rois, par ceux des Villes & de plusieurs endroits des Indes, qui sont Egiptiens, & par les Coutumes religieuses & civiles des Indiens, qui ont une afinité surprenante avec celles des Egiptiens.

FRANÇOIS GRASSET, Libraire à Lausanne vient de mettre en vente les Livres suivans :

LA PRATIQUE des Vertus Chrétiennes, ou tous les Devoirs des Hommes ; avec les Dévotions particulières pour diverses occasions ordinaires & extraordinaires : Traduit de l'Anglois. Sixième Edition Française, mise en meilleur ordre

Et beaucoup plus correcte que les précédentes.
 Livre nécessaire à chaque Famille; in 12 1759.

LES COMENCEMENS Et les Progrès de la
 vraie Piété par M. P. DODDRIGE, traduit
 de l'Anglois par M. VERNEDE; in 12, 2 Vol.
 Edition très correcte. 1754

LETTRES à M. de HAEN, en réponse à ses
 Questions sur l'Inoculation, suivies d'une au-
 tre Réponse à M. CANTWEL, par M. TISSOT
 D. M. in 12. 1759. 5, à Anna

LUCREZIO Caro [di Tito] della nature
 delle Cose, Lib. VI, Tradotto de Alessandro
 MARQUETTI, Lettore di Filosofia Et Mate-
 matiche nell'Univerfita di Pifa Et Academico
 della Crusca. Correta & suberpiffima Edi-
 zione 8vo 1759.

Les Conoiffeurs envifagent ce Livre come
 un excéent Claffique, pour la pureté & l'é-
 légance de la Langue Italienne.

LA GEOGRAPHIE des Enfans, ou Méthode
 abrégée de Géographie, divisée par Leçons,
 avec la liste des Cartes nécessaires aux Enfans,
 par M. L'ENGLËT du FRESNOY in 12 fig.
 1759.

LETTRES de Miladi CATESBI à Miladi
 CAMPLE 1 son Anné; in 12 1759.

VAN HALLER, sur la nature sensible Et
 irritable des parties du Corps animal, conte-
 nant une seconde Edition, corrigée Et augmen-
 tée de la Dissertation sur l'Irritabilité; suivie

de l'Exposé synthétique des faits, tiré d'un grand nombre d'Experiences faites par l'Auteur. Idem la suite & la fin de ce Livre, contenant les Experiences de divers Savans étrangers, rassemblées en preuves de la Découverte de l'illustre Auteur. En 4 Vol. in 12 1759.

L'ONANISME, *Essai sur les Maladies produites par la Masturbation: Traduit du Latin de M. TISSOT D. M. Augmentées d'Additions fournies par l'Auteur, avec un Discours moral sur le même sujet; in 12 1759.*

DE LA VIE *privée des Romains. Nouvelle Edition entièrement refondue par l'Auteur, & augmentée du double; in 12 1759.*

Le Sr GRASSET a encore divers autres Livres nouveaux que l'on pourra voir plus en détail dans un Catalogue general, qu'il a fait imprimer tout récemment, & où les prix sont fixés d'une façon très modique.

Come le même Libraire se propose de donner incessamment au Public un Ouvrage sur le Commerce & les différentes branches qu'il renferme, il prie les Persones qui conoissent les Marchandises qui entrent en Suisse, qui en sortent &c. les Dentrées, Fabriques & Manufactures de chaque Canton & Villes, de vouloir bien lui faire parvenir leurs Mémoires à cet égard.



SECONDE LETTRE

Aux ÉDITEURS, *sur un Usage établi dans
quelques Eglises du PAIS DE VAUD.*

MESSIEURS,

J'Ai lû, avec bien du plaisir, dans vôtre dernier *Journal*, la Lettre qui censure l'abus de mendier des contributions pour les Pauvres par le moïen d'un Bassin, placé sur la Table de la Comunion. Que de graces je dois à ce généreux Protecteur des Bourses trop modestes, pour faire les Charitables en pareil cas ! J'avois prévenu depuis long-tems quelques unes de ses Réflexions, mais une autre espèce de modestie m'avoit empêché de les faire imprimer ; car il faut, *Messieurs*, que vous le sachiez & tous vos Lecteurs aussi, j'en ai de toutes les sortes, & autant qu'il en faut pour me préserver de tous ces *péchés crians* qu'on appelle *Oeuvres d'édification*. Trop chargé, sans doute, à d'autres égards, ma Conscience est nette de ce côté là, & le sera toujours. Dans ce Système, & content de ne point *cracher au Bassin*, de peur de passer pour plus charitable que je ne suis, je me bornois dailleurs à *édifier* là dessus les honêtes

gens que je trouve au Cabaret, & je ne pensois point à mettre dans un plus grand jour l'amour dont je brule pour le bien public. Mais pour le coup, il n'y a modestie qui tienne. Puis qu'un Voïageur étranger a bien voulu prendre la plume, pour ouvrir les yeux aveugles de nos Compatriotes, ce seroit trop manquer à la Patrie que de ne pas féconder ses efforts, contre un usage si honteux, si indigne d'un Pais Chrétien, & si peu assorti à la dévotion de la STE CENE. *La Vérité*, dit, ce me semble, le latin de vôtre Illustre Correspondant, est *Amie des Homes*. Le beau mot! & qu'il est bien digne de servir de cri de Guerre, dans une si noble entreprise! Nôtre sage Voïageur parcourt la Terre, pour conoitre, dit il, les Mœurs des Homes; que n'ajoutoit-il, & pour les réformer? C'est ramener les tems héroïques, & réunir la gloire d'HERCULE à celle d'ULYSSE. Jamais le Fils d'ALCMENE extermina-t-il de Monstre plus pernicieux au genre humain que ce *Bassin*, ce *Cliquetis* de l'argent qu'on y jette; & ce spectacle d'un Sol,

Qui s'échape à l'affiette & se perd en roulant!

& tant d'autres abominations de cette nature, qui se comettent à son occasion, dans des momens consacrés à penser à toute autre chose qu'aux besoins des Pauvres.

Mais tout vaillant qu'étoit le Héros *Thé-
bain*, vous savés, *Messieurs*, qu'il permit à
THESEE de l'accompagner & de combattre à
ses côtés. Je m'offre sur le même pié à votre
Ecrivain; ou, si c'est mettre trop d'égalité
entre nous, je le supplie de me souffrir en
qualité d'Ecuyer. Je porterai ses Armes;
je les aiguïserai à mesure qu'elles en auront
besoin; je lui en fournirai même de nou-
velles, & quand nous aurons fait brèche au
Bastin, j'en ornerai sa tête victorieuse. L'Ar-
met de MAMBRIN ne fera œuvre au prix de
celui là, & il nous servira, peut-être, à
pousser l'aventure plus loin; car vous ne
sauriez croire, *Messieurs*, combien on vou-
droit nous faire comettre d'autre péchés
d'ostentation, sous ce prétexte usé de *charité*
& *d'édification publique*.

Je comencerais par doner plus de pointe
aux traits d'éjà lancés par l'Auteur de la Let-
tre.

D'abord il ne veut pas soubçonner d'autre
but à l'usage qu'il condamne, que celui d'aug-
menter le casuel des Pauvres. Mais, en
vérité, il est trop bon. Pour moi qui vois
les choses de plus près, je ne doute pas qu'on
n'ait encor voulu, d'un côté favoriser le peu
de tête de tête nos Ministres, que le Collec-
teur ordinaire distrait davantage les jours de
Comunion, où les Eglises sont plus remplies,

& d'un autre flater la vanité de ceux qui officient avec eux ces jours là , au moins dans nos Campagnes. Come ils comunient les premiers , ils sont aussi les premiers à mettre leurs aumônes dans le Bassin , eux à qui le Collecteur ne doit s'adresser , à l'ordinaire , qu'après les MAGISTRATS du Village. Je vous laisse à penser. *Messieurs* , si un Home tel que MOI , qui tiens la première place dans le mien , n'a pas sujet de trouver mauvais un pareil attentat sur sa dignité ?

Il remarque ensuite , très judicieusement , que ce but d'augmenter le produit de la Charité ne sauroit être rempli , s'il arrive qu'on perde plus par la modestie de ceux qui ne donent rien , qu'on ne gagne pas l'ostentation de ceux qui donent. C'est un calcul à faire. Il est vrai que le Bassin des jours de Comunion rend ici cinq ou six fois plus que la *Cresselle* des Dimanches ordinaires ; mais la question est de savoir , si cinq ou six Sols , donés par ostentation , font plus de bien aux Pouvres qu'un seul , doné modestement ? Je ne le crois point , & ce n'est pas l'Arithmétique , c'est la Morale qu'il faut consulter la dessus. L'Auteur fait entendre que pour lui il ne met rien dans le Bassin. J'en use de même depuis qu'un Gentilhomme étranger , mais marié dans le lieu , a eu la vanité d'y mettre chaque fois un Ecu. Come je fais

d'ailleurs bien plus de dépense que lui , que diroient mes Créanciers, si je faisois de pareils dons ? Cependant l'honneur de ma place ne souffre pas que je ne mette qu'un demi batz. Quelle figure feroit il à côté de cet Ecu ? Vous sentés que je sauve tout , en ne mettant rien , parce qu'il est supposé que c'est modestie à moi , & non faute d'argent.

La Lettre brille sur tout dans son Numero 2. Il y a là, ce qu'on appelle, si je n'en souviens bien , un *Argument à deux Cornes*. Ou le Produit n'est point augmenté , & dans ce cas à quoi sert le Bassin ? Ou bien il l'est , parce que tel y met, qui ne doneroit rien, ou moins, si on ne le voioit pas ; & alors c'est l'Ostentation qui done , & non la Charité. C'est à à dire qu'il part de la *Table Sacrée* autant d'Ames données , qu'il se trouve de Sols , de Creutzers , de pièces plus ou moins fortes dans le Bassin. Quelle horreur ! Car de dire, come feu Mr. JURIEU , que les foibleffes humaines font d'un grand Secours aux Vertus Chrétiennes, n'est ce pas avouer la dette ? Ou de prétendre , avec nôtre Ministre , que l'avarice de celui qui ne doneroit rien , ne vaut pas mieux que l'ostentation de celui qui done par vanité , & que vice pour vice , il est plus raisonnable d'en exister un , qui soit utile aux Pauvres, c'est éluder l'Argument , & non pas le résoudre.

Mais ce qui n'admet point d'échapatoire, c'est l'inconvénient de la distraction que cause, & à toute l'Assemblée, le bruit de la pièce qui tombe dans le Bassin, & à celui qui la met l'attention nécessaire pour ne pas la jeter à côté. S'il n'a pas cette attention, voilà son Aumône qui roule tant que terre la porte, & n'est-ce pas là un scandale qui fait dresser les cheveux? Que dit là dessus notre Ministre, l'Homme du monde qui a les plus plaisantes idées? Il dit que depuis dix ans qu'il officie, il n'a vû manquer le Bassin qu'une seule fois, encore étoit ce par une Femme louche, qui croïoit voir deux bassins au lieu d'un; come si ce n'étoit pas assés d'une seule distraction pour ruiner l'éfet de toutes les Comunions de dix ans? Ou come s'il ne se trouvoit jamais qu'un louche par Eglise, & point de borgnes, ni d'aveugles? Il dit encore, que l'attention publique est beaucoup plus troublée par les allées & venues du Collecteur ordinaire, qui va solliciter la charité de banc en banc, qui la reçoit dans une fort petite Cresselle de fer blanc, & qui vient de tems en tems la vuider dans le tronc, pour retourner à sa quête, &c. come si ce qui se fait tous les Dimanches & Fêtes de l'Année frapoit autant, que ce qu'on ne voit que huit fois par an? Enfin, ne va t'il pas jusqu'à prétendre, que l'aplication à

ne rien faire étourdiment dans l'Eglise fait partie de la dévotion, que le Comuniant qui pense à faire une aumône a par là même, une pensée très bone & très dévotte, & que l'espèce de recueillement que demande la Comunion, n'est point l'abstraction de THALES, qui fit rire une vieille, en se laissant tomber par terre, tandis qu'il tenoit les yeux aux Etoiles &c. Pauvretés n'est il pas vrai, Messieurs, que tout cela, & si quelqu'un ne le sent pas, voici le moment d'ajouter de nouvelles considérations à celles de la Lettre.

Il plaira donc à nos Lecteurs de considerer, 1°. Que dans la place où je suis, & ma dévotion expédiée, j'ai besoin moi, d'un recueillement tout particulier pour considerer, l'une après l'autre, nos Comuniantes, qui passent presque toutes devant mon banc, en s'avancant à la *Table*. On bâtise moins d'enfans qu'il ne faudroit dans nos Campagnes, & je me crois obligé de remarquer, & de faire remarquer à mes plus proches Voisins, toutes les Filles nubiles, & assés bien faites pour doner de beaux Sujets à l'Etat. L'Assemblée entière m'est témoin de l'attention que j'ai à cela; des fourires d'intelligence & d'encouragement que je place à propos; de l'air mécontent que je prens quand il me passe sous le né des laides, ou des revêches; du soin que j'ai de faire part de mes réflé-

xions à celui de mes Collègues, qui se trouve à portée, &c. Or le moien que nous ne faisons pas de tems en tems distraits, dans cette occupation indispensable, tantôt par la tentation de voir qui sont ceux qui donent plus ou moins, tantôt par l'accident qui peut arriver à toute monoïe libertine, qui échappera & roulera sur la Table, au lieu de se coucher décemment dans le Bassin.

De plus, *Messieurs*, il n'est pas croiable de combien de méchante Monoïe ces Quartiers sont inondés : Vieux *Lucernes* éfacés & rompus, *Creutzers* & *Demi-creutzers* étrangers & sans cours ; *Liards* de France, *Râpes* de Bâle, *Parpayolles* je ne fai d'où, &c. ; que faire de cette Mitraille ? Rien de plus comode que la *Cresselle* pour en purger utilement le Pais. On la remplit de cela ; sans beaucoup d'affectation, le tintement en est le même, que si c'étoit de bon argent, ainsi le devoir de l'édification est aquté, & on a par dessus, l'avantage de ramasser force Métal, qui se perdroit, au lieu qu'avec le tems, & après avoir assés circulé de la *Cresselle* au Tronc, & du Tronc aux poches de ceux qui en comptent & séparent les deniers, & de là dans la *Cresselle* encore, il ne laissera pas d'être au besoin de quelque reffource pour la refonte de nos Cloches, ou la grosse Artillerie de nos Arsenaux. Mais ce maudit Bassin ne reçoit point de ces

espèces, & ma modestie elle même n'a pas le courage d'en mettre là. Qu'en arrive-t-il ? Qu'on s'épuise de bone Monoie, que la mauvaise reste, & que ne pouvant s'en défaire entièrement les simples Dimanches, car il faut bien faire vie qui dure, il y a d'inutile au bout de l'année, toute celle qui auroit servi aux jours de Comunion, si le Collecteur avoit fait sa tournée ordinaire. Sans compter bone quantité de boutons de cuivre ou d'étain, aplattis en forme de monoie, qui entreroient fort bien dans la Creffelle, dans le Tronc, mais qu'on n'ose point mettre non plus dans le bassin, trop garanti par l'œil du Ministre, & des Gardes du Consistoire. Vous voies, *Messieurs*, quelle tyrannie est cela, & le tort qu'elle fait aux Edits monetaires.

Ce n'est pas tout, & peut-être auroit-il fallu comencer par cette autre considération, mais elle n'en est pas moins solide, pour ne paroître que la dernière.

L'idée d'augmenter le Casuel des Pauvres a quelque chose de spécieux ; mais qu'on ne s'y trompe pas ; il y a bien à dire qu'elle soit fort raisonnable. Cette augmentation fournit ou aux Ministres, ou aux Consistoires dispensateurs en plusieurs lieux de ces deniers d'Eglise, trop de moyens de s'atacher les Pauvres. En bone politique, il ne faut point souffrir

souffrir cela : Les Pauvres mieux foulagés par ces mains là n'en tiennent compte qu'à elles, & affectent plus de docilité aux Instructions & aux Remontrances pastorales. Le motif n'est déjà guères bon. C'est come l'Aumone par vanité. Mais l'effet vaut encore moins. Plus instruits, les Pauvres prennent en dédain la gueuserie qu'on ne cesse de leur décrier, & du goût pour le travail, qu'on ne cesse de leur prêcher.

Qu'en arrivera-t-il enfin ? Qu'ils se donneront les airs de gagner, d'épargner, d'amasser, de ne plus faire mendier leurs Enfants. Et voilà qu'on parle déjà de les occuper, au moien de cette augmentation de casuel ; sans doute parce que nous n'avons pas assez de ces Manans insolens, qui font les entendus, qui prétendent avoir droit à éclairer l'administration des Biens publics, & qui se mettent sur le pied de gloser celle de leurs **MAGISTRATS municipaux !**

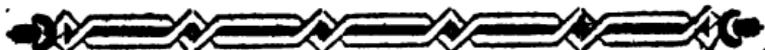
J'avoüe que les invitations réitérées de notre **GRACIEUX - SOUVERAIN**, à tâcher de bannir la mendicité, font juger qu'il ne craint pas, come nous, cet accroissement de lumières, de sentimens, de travail & d'œconomie dans son País ; mais nous voions les choses de plus près, & il pourroit s'en fier à nous, qui osons bien faire, quoique nous n'osions pas tout dire.

Nos Peuples même ont un intérêt sensible à réprimer un secours, qui se prend sur eux : Car plus nos Pauvres en tireront du Pais, moins le Pais osera recourir à la Capitale. C'est déjà ce qui arrive en quelques lieux, dont les Patvres ont bien moins demandé à la Bénédicence Souveraine depuis cinq ou six ans. Je laisse à d'autres le soin d'examiner si ce n'est point là une des causes de cette disette d'argent, qui va faire baisser le prix de toutes les terres, & diminuer d'autant les Revenus de l'Arrière-Fief. Mais il est bien clair, que si le Bassin se remplissoit d'autres aumônes, nous verrions cela de plus circuler parmi nous. Aussi ne puis-je souffrir ces Ministres, qui prennent au pied levé tous les Mandats qu'ils lisent en Chaire, font les bons Sujets, plutôt que les bons Citoyens, & travaillent à relever ainsi les Pauvres à nos dépens. Ils seroient mieux d'imiter ce vénérable Pasteur, que l'Auteur de la Lettre entendit *faire rétentir les Voutes de son Eglise* de cette belle Maxime de l'Apôtre, *Je ne me suis proposé de savoir autre chose, que JESUS-CHRIST, & JESUS CHRIST crucifié.* Qu'a de comun la Croix de CHRIST avec l'expulsion de la mendicité? N'a-t-il pas dit, au contraire, *Vous aurés toujours des Pauvres?* Veut-on le faire mentir? Ah, si ces Messieurs s'entenoient à *faire rétentir*, come ils pouroient,

Les Voutes de leurs Eglises, & que leurs Ré-
gens d'Ecole ne fussent jamais mieux lire que
celui dont parle encore nôtre Ecrivain, les
choses n'en iroient que mieux, & les honê-
tes gens n'auroient peut-être pas, hélas, tant
de décomptes à faire, & tant de soupirs à
exhaler! J'ai l'honneur d'être avec la devise,
VERITATIS est HOMINUM AMICUS,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble, &c.



V E R S
SUR L'AMOUR DE DIEU.

D'Un Cœur qui t'aime,
Rien ne devrait troubler la paix.
Mon Dieu, comblé de Tes bienfaits,
Vivant d'une innocence extrême,
Sur la Terre, & dans l'Enfer même,
Rien ne devrait troubler la Paix,
D'un Cœur qui t'aime.

L'amour que Tu nous dones est un Amour extrême,
Il fait l'objet de nos plus doux souhaits,
Mais il ne trouble point la paix ;
Il est l'effet de l'innocence même.
Par quel moïen & par quel stratagème ?
A t'on donc pù diminuer la paix,
D'un Cœur qui t'aime ?

Le bonheur de t'aimer fait le bonheur suprême *;

Il devrait être un gage de la paix.

Et c'est un de Tes saints Décrets,

Qui fut conçu par l'Amour même **.

J'espère enfin que Ta Puissance extrême

Fixera la tranquile paix

D'un Cœur qui t'aime.

Un Cœur qui t'aime

Ne trouve au Monde aucun atrait;

Et ce que l'on voit ne lui plait,

Qu'autant qu'il a du raport à Toi-même.

Son seul desir c'est que tu l'aime;

Dès qu'il le fait il a la paix,

D'un Cœur qui t'aime,

Un Cœur qui t'aime,

Espère en ce que tu promets.

Rien ne satisfait ses souhaits,

Si Tu ne te dones Toi même.

C'est mon espoir lors que je t'aime,

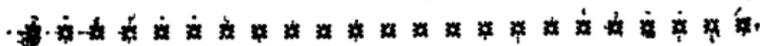
Et que par là j'aurai la paix,

D'un Cœur qui t'aime.

* *Journal Helv. Mars 1759.*

** *I. Sam. Ch. II, v. 30. S. Jean. Ch. XII. v. 26.*





FANFAN ET COLAS.

F A B L E.

FANFAN gras & vermeil & marchant sans lisière,

Voioit son troisiéme Printems.

D'un si beau Nourisson PERRETTE toute fiére,

S'en aloit à *Paris* le rendre à ses Parens.

PERRETTE avoit sur sa Bourique

Dans deùx Paniers mis COLAS & FANFAN.

De la riche CLOE' celui-ci Fils unique,

Aloit changer d'état, de nom, d'habillement,

Et peut-être de caractère.

COLAS, lui, n'étoit que COLAS,

Fils de PERRETTE & de son Mari PIERRE.

Il aimoit tant FANFAN qu'il ne le quitoit pas :

FANFAN le chériffoit de même.

Ils arrivent : CLOE' prend son Fils dans ses bras ;

Son étonnement est extrême,

Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras :

PERRETTE de ses soins, est largement payée.

Voilà PERRETTE renvoïée ;

Voilà COLAS, que FANFAN voit partir :

Trio de pleurs ; FANFAN se désespère ;

Il aimoit COLAS come un Frère ;

Sans PERRETTE & sans lui, que va-t-il devenir !

Il falut se quitter. On dit à la Nourice,

Quand de vôtre Hameau vous viendrés à *Paris*,

Noubliés pas d'amener vôtre Fils ;

Entendés vous PERRETTE ? On lui rendra service.

PERRETTE, le Cœur gros, mais plein d'un doux espoir,
 De son COLAS déjà croit la Fortune faite.
 De FANFAN cependant CLOE' fait la Toilette.
 Le Voila dégrasé, beau blanc, il faloit voir!

Plus de Sabots; Toquet d'or, riche Aigrette;
 On dit que le Fripon se voïant au Miroir
 Oublia COLAS & PERRETTE.

Je voudrois à FANFAN porter cette Galette,
 Dit la Nourice un jour; PIERRE, qu'en pense-tu?
 Voilà tantot six mois que nous ne l'avons vû.

PIERRE y consent: COLAS est du Voïage.
 FANFAN trouva, (l'Orgueil est de tout âge)
 Pour son Ami, COLAS trop mal vêtu:
 Sans la Galette, il l'auroit méconu.

PERRETTE acompagna ce Gateau d'un Fromage,
 De Fruits & de Raisins, doux Tréfors de *Bachus*.

Les Présens furent bien reçus:
 Ce fut tout, & tandis qu'elle n'est ocupée,
 Qu'à faire éclater son Amour,
 Le Marmot, lui, bat du Tambour,
 Traîne son Chariot, fait danser sa Poupée.

Quand il eût bien jouë, COLAS dit, c'est mon tour;
 Mais FANFAN n'étoit plus son Frère;
 FANFAN le trouva téméraire;

FANFAN le repoussa d'un air fier & mutin:

PERRETTE alors prend COLAS par la main:
 Viens, lui dit-elle avec tristesse;

Voilà FANFAN devenu grand Seigneur:

Viens, mon Fils, tu n'as plus son cœur.
 L'Amitié disparoît où l'Egalité cesse.



E N I G M E.

Autrefois le besoin m'avoit doné le jour ;
 Par la Mode aujourd'hui ma naissance anoblit
 M'a fait recevoir à la Cour.

Avec moi l'on badine, on me cherche, on m'oublie ;
 Mais je me laisse prendre & quitter tour à tour :
 Il faut être aujourd'hui d'un comerce facile.
 Je fais d'un S xe aimable amuser les loifirs,
 Et plus agréable qu'utile,

La coquette *Doris* & la tendre *Zirphile*
 Daignent m'admettre à leurs plaisirs,
 Que mon sort est digne d'envie !
 Sais-tu bien, Lecteur amoureux,
 Qu'avec ta Ma resse chérie
 Je puis former les plus beaux nœuds ?
 Mais je me tais par modestie.

Le SILENCE est le mot de l'Enigme du
 Mois de Juin.

A V I S.

LA Deuxième Loterie pour le rétablisse-
 ment de l'Eglise de *St. Pierre* de la Ville Libre
 & Impériale de DORTMUND, étant finie, &
 les prix aiant été distribués aux Gagnans,
 M. J. Rod. NEUHAUS le Fils   *Bienne*, pourra

fournir des Plans & Billets, d'une Troisième Loterie très favorable, qui se fait encore dans le même Objet. Elle est distribuée en 4. Tirages. L'on pourra aussi avoir chés lui des Plans & Billets de la Loterie perpétuelle & Académique d'*Auguste*, Ville Libre & Impériale.

Pour l'une & pour l'autre de ces Loteries, l'on est prié de lui adresser *Franc* les Lettres & les Argens.



T A B L E.

<i>SUITE du Philosophe amusant</i>	P.
<i>Essai sur les Sociétés Littéraires, &c.</i>	51
<i>Le Triomphe de la Vérité, Ode irrégulière.</i>	51
<i>Ode sur la Liberté.</i>	53
<i>Traduction Littérale de l'Ode sept du IVme Livre d'Horace.</i>	57
<i>Sonnet sur la Société Littéraire établie à Genève, l'An 1735.</i>	59
<i>Pensées sur les Convois funèbres.</i>	61
<i>Discours sur l'Histoire du Comté de Neuchâtel.</i>	67
<i>Pensées diverses.</i>	86
<i>Idée de FREDERIC LE GRAND.</i>	90
<i>Nouvelles Académiques.</i>	94
<i>Livres nouveaux.</i>	99
<i>Seconde Lettre aux Editeurs, sur un usage établi dans quelques Eglises du Pays de Vaud.</i>	104
<i>Vers sur l'Amour de Dieu.</i>	115
<i>Fanfan & Colas, Fable.</i>	117
<i>Enigme.</i>	119